Résidences aristocratiques, résidences du pouvoir entre Loire et Pyrénées, Xe-XVe siècles, p. 13-22.

Philippe Araguas *Professeur à l'université Michel de Montaigne - Bordeaux 3.*

Archéologie des résidences aristocratiques médiévales en Aquitaine

Depuis 1987, date du dernier colloque *Aquitania* consacré « aux sites défensifs et fortifiés dans le Sud-Ouest », soixante seize opérations archéologiques ont été réalisées en Aquitaine durant les quinze années qui se sont écoulées. Cela donne une moyenne de cinq à six opérations par an portant sur des résidences seigneuriales, ou sur une thématique proche. En regardant dans le détail, et compte tenu des opérations pluriannuelles, que cela soit des fouilles programmées ou des opérations préventives par tranches, c'est une quarantaine de sites qui ont fait l'objet d'investigations archéologiques dans les cinq départements que compte l'Aquitaine : bilan apparemment honnête mais qu'il convient de nuancer en entrant dans le détail des chiffres.

En effet, seul cinq fouilles programmées ont été réalisées durant cette période. Il s'agit des opérations sur les sites du *castrum* d'Auberoche (Dordogne), du bourg castral de Pommiers (Gironde), du château de Bisqueytan (Gironde), du site castral de Labrit (Landes) et de la maison forte de Brion à Saint-Germain d'Esteuil (Gironde). Encore faudrait-il considérer que seules les opérations d'Auberoche, Labrit et Pommiers ont fait l'objet, d'une véritable démarche de recherches. Bisqueytan a pour origine des travaux projetés par le propriétaire qui ont permis, en les faisant reporter puis annuler, de développer un véritable projet de recherche. Saint-Germain-d'Esteuil était une fouille programmée sur un bourg antique ; l'exploration du théâtre amenant la découverte d'une maison forte implantée au XIVe siècle sur les ruines gallo-romaines. Pommiers et Saint-Germain-d'Esteuil ont déjà fait l'objet de nombreuses publications. Bisqueytan, Auberoche et Labrit seront présentés et publiés à l'occasion de ce colloque. Il convient d'ajouter à ces cinq fouilles programmées deux prospections thématiques sur les habitats aristocratiques en Pays basque et Béarn qui ont permis de bien caractériser et localiser ces petites structures seigneuriales.

En ce qui concerne les sauvetages, ils sont quasiment tous liés à des travaux sur des châteaux classés monuments historiques. Citons : Commarque (devenue opération programmée en 2002), Gavaudun (Lot-et-Garonne), Orthez (Pyrénées-Atlantiques), Duras (Lot-et-Garonne), Lauzun (Lot-et-Garonne), Montaner (Pyrénées-Atlantiques), Castelnaud (Dordogne).

Deux opérations sont sensiblement différentes bien que comptabilisées dans ces opérations préventives : le château d'Espelette (Pyrénées-Atlantiques) et Cazeneuve (Gironde). Fouilles, sondages et relevés sur ces structures ont permis d'éclairer l'histoire de ces deux sites mais n'ont pas connu d'autres suites.

Le reste des opérations réalisées concerne, le plus souvent, des sondages, études ou prospections électriques qui sont venues en appoint de travaux universitaires, essentiellement des maîtrises, ou de restauration de monuments réalisées par des bénévoles. Bien que le nombre en soit relativement élevé, il est à regretter que ces opérations ne débouchent finalement que sur la constitution d'une masse documentaire, souvent bien incomplète, puisque notamment les relevés sont souvent inexistants ou très succincts. Seules la connaissance architecturale de l'édifice et les comparaisons stylistiques forment l'essentiel du discours.

Achevons ce rapide tour d'horizon par une présentation de l'origine des chercheurs. Il est à noter que 17 opérations ont été réalisées par des personnels salariés de l'A.F.A.N. ou d'Hadès ; 14 par des étudiants ou des bénévoles ; 3 par un archéologue de collectivités (Y. Laborie) ; 4 par des universitaires (S. Faravel et J. Burnouf) et 3 par des personnels du Ministère de la Culture.

La bibliographie

Ce commentaire se réfère à la bibliographie ci jointe, le décompte n'est qu'approximatif, basé sur un état de la bibliographie, le 20 mai 2002, qui n'est ni probablement pas exhaustif, ni totalement pertinent, l'auteur n'ayant pu prendre connaissance de l'ensemble des articles, ouvrages et travaux universitaires cités.

Travaux universitaires

Depuis 1990 on enregistre une trentaine de mémoires de maîtrises, trois ou quatre DEA (dont un à l'université de Pau) et une thèse consacrés aux «châteaux» du Moyen Âge en Aquitaine. Les mémoires de maîtrises se répartissent, de manière à peu près égale (17/17) en deux «genres» : inventaire et monographie.

Les inventaires couvrent une région plus ou moins vaste (Bastian : Entre deux Gaves, Beyne : Entre-deux-Mers, Delamorre : seigneurie de Blanquefort, Galès et Berdoy : Pyrénées occidentales, Jeoffroy : Pays de Buch, Ménard : archiprêtré de Cernès, Peyrelongue : haut Médoc….) ; ils peuvent être aussi limités à un type architectural (moulin fortifié : Manusset, maison forte : Larronde, fortifications de terre : Martins). Ces travaux sont par nature des recherches balbutiantes, et quelle que soit la rigueur du directeur de recherche, ils ne peuvent aller bien au delà d'un état de la question. Dans le meilleur des cas cette recherche documentaire est complétée par un repérage rarement normalisé mais le plus souvent consciencieux.

Il en est de même pour les monographies : si la recherche documentaire est généralement bien menée, le travail de terrain est limité. L'aspect descriptif est généralement satisfaisant et on constate d'une manière générale que la normalisation du vocabulaire «castellologique» s'impose ; la couverture photographique est le plus souvent l'élément le plus précieux de ces mémoires, mais on ne peut que déplorer, dans la plupart des cas, la carence de relevés qui devraient être systématiques, quitte à limiter l'ambition des études de bâti.

Dans le cas des inventaires comme dans celui des monographies, l'apport des mémoires de maîtrise à la connaissance de la résidence aristocratique n'est sans doute pas négligeable, mais en tant qu'exercices méthodologiques (ce que doivent être les mémoires de maîtrises) il conviendrait qu'ils aillent au-delà de leurs limites actuelles dans la démarche archéologique. Dans ce sens, la pratique du relevé architectural devrait être développée, du relevé topographique au relevé pierre à pierre ; il faudrait aussi que les étudiants soient initiés aux nouveaux outils numériques d'analyse architecturale, et, pour ceux qui ne le sont pas, à la paléographie. Il me semble que ces apprentissages sont suffisamment lourds et peu compatibles avec l'attente de connaissances nouvelles. Lorsque ces mémoires débouchent effectivement sur des apports nouveaux, aussi limités soient-ils (plan archéologique ou édition de texte) leur publication pourrait être envisagée de manière à garantir aux jeunes chercheurs la propriété intellectuelle de leurs travaux que rien ne garantit dans le cadre d'un mémoire de maîtrise.

Du point de vue géographique, la répartition des travaux universitaires privilégie amplement la Gironde : sur les 39 travaux enregistrés à la date de l'enquête, 20 portaient sur la Gironde, 7 sur le Périgord, 7 sur les Pyrénées-Atlantiques, 3 sur le Lot-et-Garonne, 2 sur les Landes. On peut expliquer en partie cette faveur pour la castellologie en Gironde par le rôle joué par Philippe Durand dans l'enseignement d'histoire de l'art et d'archéologie médiévale à l'université Michel de Montaigne Bordeaux III. L'absence de spécialistes du sujet et la jeunesse du département d'histoire de l'Art à l'université de Pau explique également la relative faiblesse du nombre de mémoires issus de cette université.

Articles et ouvrages

Dans les publications, la répartition géographique des études est un peu plus équilibrée que dans les travaux universitaires ; sur les 77 articles pris en compte dans la bibliographie, la répartition est la suivante :

Dordogne	Gironde	Landes	Lot-et-Garonne	Pyrénées-Atlantiques
22	26	14	5	10

La répartition en «genres» permet de constater la suprématie du genre monographique : sur 77 références : 62 sont des monographies, 11 des études régionales, 14 des études thématiques.

Si l'on essaie d'affiner cette approche statistique, on constate que l'archéologie monumentale ou la castellologie se taille la part du lion avec 30 occurrences, les études générales, proches de l'occupation du sol en représentent 21, les études basées sur la fouille et l'archéologie du bâti, 19 et les recensements, 7.

Tentative d'approche par "genre"

Les études «castellologiques»

Dans ce domaine, on ne peut que constater la bonne santé de l'archéologie monumentale. Les études de G. Séraphin, Ch. Remy, Ch. Normand, Ch. Corvisier, pour ne citer qu'elles, constituent des apports considérables à la connaissance des châteaux auxquelles elles sont consacrées. Mais leur intérêt va incontestablement bien au-delà de la monographie. Le problème de la résidence des *milites castri* que l'on aborde directement à partir d'édifices concrets, bien documentés et bien analysés archéologiquement, est sans doute l'un des points majeurs abordés, dans ce domaine de la résidence aristocratique, depuis les dix dernières années. De telles monographies vont orienter la problématique de la recherche et permettre de reprendre des analyses anciennes insatisfaisantes. On ne saurait négliger non plus l'intérêt des études des maisons fortes du Pays Basque (Ch. Normand) ou des vallées béarnaises (A. Berdoy) dont le recensement et l'étude devraient pouvoir étendre au piémont pyrénéen une analyse suggérée par des études déjà anciennes sur le Vic Bilh, ou plus récente sur Guiche (A. Berdoy) sur la coexistence de résidences ou des lieux de pouvoirs liés à des strates chronologiquement distinctes des aristocraties médiévales.

La limite de l'archéologie monumentale traditionnelle, j'entends non accompagnée de fouilles, est particulièrement sensible quand il s'agit d'étudier les mottes et les fortifications de terre. Les croquis « calés » sur les plans cadastraux donnent une vague idée de la typologie de ces structures mais ne permettent pas d'aller bien au delà et le passage au relevé topographique, lourd et coûteux, n'est justifié que s'il est une première étape de l'investigation lourde : sondage ou fouille.

Les études faisant intervenir les fouilles et les études de stratigraphie murale

Sur la vingtaine d'études mises en œuvre selon les méthodes et avec les moyens de l'archéologie de fouille, on ne peut que constater, comme dans le cas des monographies castellologiques du reste, une grande disparité dans la nature des publications. Certains sites fouillés ont fait l'objet de publications parfois redondantes mais amples et précises (Brion, Pommiers), d'autres en revanche ne sont connues que par des comptes-rendus sommaires qui laissent le lecteur sur sa faim (Auberoche, Labrit, Lauzun). Il est toutefois à noter que deux de ces sites font l'objet d'une communication lors de ce colloque et font partie des actes publiés.

Les études d'occupation du sol

Celles ci sont le plus souvent issues de travaux universitaires On peut, de ce point de vue, remarquer une certaine désaffection de ce type de sujet de recherches dans les travaux de maîtrises et de DEA ces dernières années ; cela tient, semble-t-il, en grande partie à un investissement plus soutenu dans le domaine des recherches urbaines de la part du Professeur Marquette et de l'équipe de l'ancien CROS. L'habitat aristocratique n'est abordé que de manière marginale dans ces études qui constituent néanmoins une base fondamentale à l'étude du phénomène. C'est pour cette raison que nous les avons incluses dans la bibliographie. Il en est ainsi de la thèse de S. Faravel ou de l'article d'A. Berdoy sur les villages béarnais.

Les travaux d'histoire de l'occupation du sol et du peuplement s'intéressent à la résidence aristocratique essentiellement pour ses relations avec l'assise territoriale de son pouvoir politique, militaire ou simplement foncier et avec l'habitat. Par définition, ce type de recherche s'attache donc à repérer, parmi beaucoup d'autres sites, la résidence aristocratique sous toutes ses formes à la campagne comme à la ville. La résidence aristocratique n'étant pas le but central de l'enquête, les notices et les conclusions tirées des enquêtes d'occupation du sol restent limitées, mais elles constituent un outil de base pour toute étude synthétique à venir des réseaux aristocratiques aquitains. Elles sont l'occasion de repérer des sites encore peu étudiés et favorisent parfois le démarrage d'études monographiques accompagnées de fouilles (ex. la thèse de J.-B. Marquette et la fouille par Y. Laborie du site de Labrit 1990-1994) ; (autre ex : la thèse de S. Faravel sur l'Entre-deux-Mers bazadais a permis d'aborder l'étude du site du *castrum* de Pommiers qui depuis fait l'objet d'une recherche collective encore à ses débuts).

Dans une même optique, plus centrée encore sur la prospection-inventaire : les plans d'occupations des sols historiques et archéologiques ou P.O.S.H.A. lancés en 1980 par l'ancien centre de recherches sur l'occupation du sol, aujourd'hui fondu dans l'U.M.R. Ausonius. Il s'agit de recensions systématiques et diachroniques fondées sur un fichier extrêmement précis : le spécialiste y trouvera toute la documentation écrite (inédite ou publiée) et iconographique disponible sur les sites fortifiés d'une région ou d'une commune, mais aussi sur les résidences aristocratiques pas toujours fortifiées et parfois urbaines (exemple de la Maison Seguin, à La Réole, redécouverte dans le cadre du POSHA de cette commune). Ce type d'inventaires, encore trop peu développés sont en cours de publication notamment les P.O.S.H.A. de la Grande Lande (H. Gaillard), de La Réole et Saint-Macaire (S. Faravel).

Les enquêtes thématiques étroitement liées à la problématique des résidences aristocratiques ou des sites fortifiés médiévaux sont restées rares malgré les vœux émis par les différents auteurs de bilans du colloque Aquitania de 1987. Elles sont centrées sur la thématique des ouvrages de terre et sur les maisons fortes du Bas Moyen Age. Dans le prolongement du travail effectué en Périgord dans les années 80 (cf. article de Laborie dans le colloque d'Aquitania de 1989), un ambitieux programme d'inventaire et de relevés topographique intitulé «corpus des châteaux à motte d'Aquitaine» concernant l'ensemble de l'Aquitaine a été entrepris entre 1991 et 1993 sous l'impulsion de J.-B. Marquette, J. Burnouf et G. Louise (†) mais il reste inachevé et inédit à ce jour en raison des difficultés rencontrées dans sa mise en œuvre.

Un autre projet de prospection-inventaire restreint aux maisons fortes des vallées béarnaises a été mené entre 1998 et 2000 par Anne Berdoy et devrait faire l'objet d'une présentation au colloque de Pau. L'habitat subordonné au château, dans la foulée des travaux de Charles Higounet et d'André Debord, a suscité quelques études synthétiques, plus historiques qu'archéologiques, car jamais liées à l'ouverture de fouilles (Simon sur l'Agenais ; Berdoy sur le Béarn ; Faravel sur l'Entre-deux-Mers). On peut regretter que l'Atlas des bourgs castraux en préparation dans les années 90, gros travail collectif sous la direction du regretté André Debord, n'ait pas, pour l'instant, pu être publié.

En dehors d'enquêtes purement bibliographiques ou parfois étayées par la prospection archéologique, le genre monographique, comme cela a déjà été souligné, domine largement la bibliographie. Le recours à la fouille n'y est pas systématique, mais la bibliographie n'est pas le reflet de la recherche de terrain : beaucoup de sites fouillés dans les années 90 attendent encore leur publication.

Les opérations de terrain effectuées concernent des sites fort différents : des châteaux, forteresses parfois peuplées ; des mottes ou des maisons fortes, des résidences aristocratiques abbatiales, hospitalières ou patricienne. La bibliographie, en dehors des travaux d'archéologie monumentale ou historique déjà signalés autour du thème du château, est en fait très pauvre et s'intéresse surtout aux mottes, aux maisons-fortes et aux résidences aristocratiques urbaines.

Si les enquêtes archéologiques systématiques ou thématiques et les fouilles publiées restent trop rares, il est au moins un point très positif : grâce aux travaux très divers de F. Galès sur les châteaux, d'inventaires, de relevés et de fouilles d'Anne Berdoy, et de Christian Normand sur les maisons fortes et sur l'occupation du sol, la connaissance de la résidence aristocratique a considérablement progressé en Pyrénées-Atlantiques depuis 1987 alors que la région basco-béarnaise apparaissait comme un désert dans les bilans bibliographiques et cartographiques du colloque de Limoges.

Les études historiques

La dichotomie qui peut encore exister entre les études de «castellologie» ou d'histoire de l'art, l'archéologie de fouille ou d'élévations, et l'étude des documents écrits relevant traditionnellement de l'histoire, n'existe plus que dans les compartimentages corporatistes des disciplines académiques et les organigrammes des universités. B. Cursente a souligné, lors du colloque d'Arzacq, l'apport de la documentation notariale à l'archéologie de l'habitat en Béarn. On peut prendre la mesure de cette exigence de recherches croisées dans

les études archéologiques les plus sérieuses, que ce soit celles menées par Y. Laborie, S. Faravel, J.-L.Piat, Ch. Corvisier, F. Galès pour ne citer que quelques-uns des chercheurs qui ont su utiliser conjointement sources écrites et observations de terrain, comme, du reste, on l'a toujours fait dans la tradition de l'archéologie française. Le sentiment de nouveauté que peuvent ressentir certains historiens dans cette pratique - et que traduit par exemple la tenue d'un récent colloque sur le thème «Textes et archéologie monumentale, possibilités d'une approche conjointe» à Avignon en décembre 2000 - vient sans doute du fait que ceux-ci se sont longtemps désintéressés des vestiges matériels, car dans la tradition de l'archéologie monumentale, originellement liée à l'école des chartes, l'étude des textes a toujours été considérée comme un préalable absolu à celle des objets architecturaux ; quant à l'archéologie «de fouille» s'il est un domaine dans lequel elle est intrinsèquement liée aux «chartes», c'est bien celui de l'archéologie médiévale, par le fait même de l'abondance de la documentation écrite par rapport aux périodes antérieures. Pour le sujet qui nous occupe en Aquitaine, on peut considérer que cette règle implicite est globalement respectée et que les travaux archéologiques font la part belle à la documentation historique, même si celle-ci n'informe que marginalement l'objet d'étude. C'est le cas, bien souvent, des interminables listes de propriétaires ou de seigneurs qui, il me semble, n'apportent guère d'information pour l'époque médiévale.

En revanche, on ne saurait négliger l'apport de recherches purement historiques, c'est-à-dire sans accroches archéologiques, comme l'article de B. Fournioux sur «La demeure et le décor d'un simple chevalier périgordin à la fin du Moyen Âge», dont on regrettera simplement qu'il ne publie pas le texte auquel il se réfère. Il est évident que la connaissance de l'habitat aristocratique a tout autant à apprendre des registres notariaux que des fouilles archéologiques, et que c'est là un chantier auquel il conviendrait que les historiens-archéologues se consacrent.

Tentative d'évaluation globale

Un regard en somme assez extérieur sur les résultats de ces dix dernières années de recherche fait apparaître un certain nombre d'acquis difficiles à comptabiliser mais indéniables, mais aussi des disparités et des incohérences qui seraient dramatiques si de l'état des connaissances sur l'habitat aristocratique dépendait le devenir de notre société aquitaine…

Disparité géographique ?

Une cartographie plus fine qui prendrait en compte l'ensemble des études montrerait une forte densité de recherches sur la Gironde, et la Dordogne et les Pyrénées-Atlantiques, une situation moins prospère dans les Landes et un grand vide en Lot-et-Garonne. Le Périgord, par exemple, province éminemment riche en châteaux si l'on se réfère aux travaux de Jean Secret et qui, du point de vue des mottes castrales, a fait l'objet d'un inventaire relativement soigné est, en dépit des publications récentes de Séraphin, Remy, Babelon, Dangles, assez mal étudié. Quant à l'Agenais, le simple recensement des mottes et des camps réalisé par J. Clemens et A. Dautant dans les années quatre-vingt en dit assez sur le vide «castellologique» -ceci entendu du point de vue de l'historiographie et non de la réalité du phénomène castral- de cette région frontière entre deux universités. Il est à souhaiter que les quelques incursions tentées par les Toulousains (V. Baboulène, H. Bouillac, J. Morénaud) soient les estafettes d'une plus intense colonisation (on attend beaucoup de S. Faravel dans ce domaine), tant il est vrai que les Bordelais ne peuvent prétendre à aucune hégémonie sur l'Agenais et ses marges. Le sort des Landes apparaît mieux dessiné par la carte académique : la jeune université du Béarn et des Pays de l'Adour aura peut-être plus de facilités à travailler en Chalosse qu'au Pays Basque, déjà bien investi par Ch. Normand. La Haute Lande, si prometteuse dans le domaine de l'archéologie, est déjà assez bien étudiée par les chercheurs rattachés à l'Université de Bordeaux.

Disparité méthodologique

La seule lecture de la bibliographie montre à l'évidence que la plus grande diversité règne dans les méthodes d'approche de l'histoire de la résidence aristocratique : du Duras de René Blanc aux analyses de restes osseux de Labrit de Yan Laborie, la castellologie fait le grand écart. Mais ce n'est pas là un handicap, bien au contraire, à condition qu'aucune de ces démarches ne soit exclusive et ne s'érige en contemptrice de l'autre. On doit néanmoins veiller à garantir un minimum de scientificité à ces travaux en exigeant le respect de règles minimales : mise en évidence des sources (par notes ou bibliographie détaillée) et garantie de l'accessibilité des informations de base (par la publication elle même ou par le dépôt de la documentation dans un fonds public : bibliothèque universitaire, service d'archives, centre de documentation, serveur numérique, etc.), ce qui n'est pas toujours le cas de toutes les publications.

Quant à la qualité de la documentation de base, on ne reviendra pas sur la carence de relevés dans les travaux universitaires, si ce n'est pour souligner le fait qu'à l'exception de ceux menés par les «castellologues» rattachés de près ou de loin à l'équipe de N. Faucherre et J. Mesqui (G. Seraphin, Ph. Dangles, Ch. Corvisier), les travaux d'érudition extra universitaire souffrent généralement du même mal. Quant aux relevés stratigraphiques de maçonneries murales qui font florès dans la littérature spécialisée internationale, ils ne peuvent guère être signalés ici que dans les travaux d'A. Marin, J.-L. Piat et B. Pousthomis. Sans vouloir accorder à ces nouvelles techniques plus de vertus qu'elles n'en méritent et tout en relativisant leur apport à la connaissance archéologique, on devra cependant s'efforcer d'en généraliser le recours de manière pertinente si l'on veut conserver aux études de castellologie aquitaine un certain degré de crédibilité.

Il en est de même de la qualité des dépouillements ; si la prise en compte exhaustive de la bibliographie est une exigence fondamentale, il reste beaucoup à faire dans le domaine du travail sur les archives rendu d'autant plus difficile que les archivistes professionnels ont depuis plusieurs générations abandonné le travail de catalogage des sources médiévales. L'urgence se situe essentiellement dans le domaine du dépouillement d'archives notariales (B. Cursente, B. Fournioux, M. Bochaca) dont on a déjà dit ce que l'on pouvait en attendre ; il est loin d'être assuré avec la même rigueur partout, mais cela est aussi vrai de fonds plus prestigieux, comme le fonds de Malte par exemple (Ph. Araguas : Montarouch ; F. Galès : notaires de Gaston Fébus)

On peut très largement déplorer la carence générale des publications de mobilier archéologique (rien sur la céramique, le mobilier céramique ou métallique, pas d'études numismatiques) concernant la vie quotidienne de la résidence aristocratique abordée de manière marginale par l'étude des textes ou de la faune découverte en fouille.

On ne peut que constater la quasi absence de publications faisant appel aux nouvelles techniques de l'archéologie de laboratoire (dendrochronologie, thermo-luminescence, palynologie, archéozoologie - à l'exception de l'article déjà cité de Y. Laborie - carpologie) qui semblent n'être intégrées que marginalement dans les programmes de recherche.

Cette carence est le plus souvent liée à la rareté des opérations de fouilles proprement dite (programmées ou préventives, là n'est pas toujours le problème) -qui seules permettent la mise en œuvre de ce type de démarche pluri-disciplinaire- et parfois au retard pris dans leur publication. Des opérations de prospection géophysique menées par Michel Martinaud (CDGA, université de Bordeaux I) ont été conduites sur des sites castraux à Labrit, Brion, Pommiers (*cf.* article collectif). Tous les sites n'offrent pas des conditions idéales à la mise en œuvre de méthodes de datation spécifiques. La thermo-luminescence (expérimentée à Boisset sans grand succès) semble pour l'instant inadaptée aux attentes des archéologues médiévistes faute de mise au point de protocoles d'analyse spécifiques. Le recours aux datations par carbone 14 s'est en revanche généralisé ces dernières années, de même le recours à la dendrochronologie pour les bois trouvés en fouille aussi bien que ceux présents dans les élévations devient courant (ex. Labrit, Auberoche, Lauzun).

Disparités institutionnelles

Il paraît évident que ces disparités méthodologiques vont de pair avec (ou sont des conséquences des) disparités institutionnelles dont on aurait tort de minimiser l'importance. Il est à craindre que l'INRAP, nouveau venu dans les structures administratives ou para-administratives ne renforce pas la cohésion du système. Entre les services patrimoniaux et l'université, les relations sont peut être moins tendues, mais oscillent selon les liens personnels qu'entretiennent les chercheurs sans être concrétisées, si ce n'est de manière très ponctuelle et individuelle, par des conventions ou par des programmes de recherches. Administration de la Culture et Université ne sont pas seules en jeu dans ce domaine de recherche et l'on ne saurait négliger l'érudition locale, marginalisée par les professionnels mais toujours vivante et soutenue par le seul réseau de publications couvrant l'ensemble de la problématique et du territoire.

Carte et tableau
des opérations réalisées entre 1987 et 2001
sur des sites castraux d'Aquitaine
établis par D. Barraud

Dép.	Commune	Lieu-dit	Responsable	Nature de l'opération	Années d'intervention	Type site
24	Brantôme	Château abbatial	J.-L. Piat	Sauvetage	1989-1998	Château abbatial
24	Carlux	Le Château	C. Yovitchitch	Sondages et relevés	1997	Château
24	Castelnaud	Château	G. Séraphin S. Campech	Relevés	1996-1997	Château
24	Le Change	Auberoche	Y. Laborie	Fouille programmée	1987-1988-1989	Château et *castrum*
24	Les Eyzies	Commarque	G. Séraphin B. Pousthomis S. Campech	Sondages et relevés	1995-1996-1997-1998-1999-2001-	Château et *castrum*
24	Mauzens	Château de Miremont	G. Séraphin	Relevés	1996	Château
24	Rouffignac	Château de l'Herm	M. Palue	Sondages	2001	Château
24	Saint-Georges de Montclard	Château	Y. Laborie	Relevés	1996	Château
24	Saint-Pierre de Côle	Bruzac	S. Breux-Pouxviel	Sondages	2000	Château
24	Tursac	La Madeleine	V. Marabout	Relevés	2001	Château
33	Berson	Boisset	G. Louise	Prospection/relevés	1998	Maison forte
33	Cénac	Square Saint-André	P. Massan	Sauvetage urgent	1997	Maison forte
33	Gradignan	Saint-Albe	M.-N. Nacfer	Sauvetage	1987	Motte
33	Gradignan	Castera d'Ornon	F. Magnant	Prospection	1999	Motte et château
33	Pellegrue	Le Bourg	N. Gangloff J.-L. Piat	Sauvetage	1998	Château
33	Prechac	Cazeneuve	J. Burnouf	Prospection/sondage	1991-1992-1993	Château et motte
33	Saint-Félix de Foncaude	Pommiers	S. Faravel	Fouille programmée	1998-2000	Castrum
33	Saint-Germain d'Esteuil	Brion	P. Garmy/ S. Faravel	Fouille programmée	1987-1988-1989	Maison forte
33	Saint-Quentin de Baron	Bisqueytan	J.-L. Piat	Fouille programmée	1993-1999-2001-2002	Château
33	Villandraud	Le Château	M.-N. Nacfer Y. Lenoir	Sondages	1996-1999	Château
40	Labrit	Château	Y. Laborie	Fouille programmée	1990-1991-1992-1993-1994	Motte et site castraux
40	Sore	Sora	H. Gaillard	Relevés	2001	Motte
47	Castelculier	Lamarque	Ph. Jacques	Sauvetage	1998	Maison forte
47	Colayrac-Saint-Cirq	Naux	C. Ballarin	Sauvetage	1999	Maison forte
47	Duras	Le Château	F. Berthault	Sauvetage	1991	Château
47	Gavaudun	Château	B. Pousthomis	Sauvetage	1994-1995-2000	Château
47	Lauzun	Le Bourg	Ch. Sireix S. Faravel	Sauvetage	1991-1992-1993	Château
47	Le Temple-sur-Lot	Le Bourg	J. Pons	Relevés et sondages	1989-1990	Maison forte
64	Artiguelouve	Le Château	C. Liquet	Prospection	2001	Château épiscopal
64	Bedous	Orcun	J.-Fr. Pichonneau	Relevés	1994	Maison forte
64	Borce	Mairie	A. Berdoy	Sauvetage	1990-1991	Maison forte
64	Castet	Le Château	A. Berdoy	Relevés	2000	Site castral
64	Espelette	Mairie	B. Pousthomis	Relevés et sondages	1997-1998	Château
64	Gamarthe	Gastelharri	Ch. Normand	Sondages	1995	Château
64	Ispoure	Laustania	B. Duvivier	Relevés	1998	Maison forte
64	Luxe	Lukus-Oyhena	Ch. Normand	Sauvetage	1991-1992	Motte et maison forte
64	Montaner	Château	C. Boccacino	Sauvetage	1997	Château
64	Orthez	Tour moncade	N. Portet	Sondages	2001	Château
64	Ostabat	Laxaga	B. Duvivier	Relevés	2001	Château
64	Pau	Château – Tour G. Febus	A. Metois	Sondages	1993	Château
64	Résidences aristocratiques dans les vallées béarnaises		A. Berdoy	Prospection thématique	1998-2000	Maisons fortes
64	Saint-Martin d'Arberoue	Rocafort	Ch. Normand	Sondage	1996	Château
64	Saint-Martin d'Arberoue	Jauregia	Ch. Normand	Sondage	1996	Maison forte
	Corpus des châteaux à motte d'Aquitaine		J.-B. Marquette	Prospection thématique	1991-1992-1993	Mottes

Bibliographie

établie par D. Barraud

Araguas Ph. 1990 : " Le château de Rauzan ", *Congrès archéologique de France, Bordelais et Bazadais, 145e session, 1987,* Paris, Société française d'archéologie, 169.

Araguas Ph. 1993 : " Léo Drouyn et les châteaux du canton de Targon ", *Léo Drouyn et le canton de Targon, notes archéologiques commentées,* Targon, A.S.P.E.C.T., 117-126.

Araguas Ph. 1996 : " Le château de la commanderie de Montarouch ", *À la découverte de l'Entre-Deux-Mers, La Commanderie de Montarouch,* Targon, A.S.P.E.C.T., 160-167.

Araguas Ph. et N. Faucherre 1992 : " L'architecture de l'église ancienne et du château de Buzet ", *Revue de l'Agenais,* 345-364.

Arrouy F., J.-P. Legendre et R. Vié 1991 : " Note sur les ouvrages de terre fortifiés médiévaux de l'Arros ", *Archéologie des Pyrénées-Occidentales*, 11, 85-117.

Babelon J.-P. et Chr. Rémy 1999 : " Les châteaux de Bourdeilles ", *Monuments en Périgord. 156e Congrès archéologique de France, 1998*, Paris, Société française d'archéologie, 119-142, ill.

Babelon J.-P. 1999 : " Hautefort : les étapes de la construction du château neuf ", *Monuments en Périgord. 156e Congrès archéologique de France, 1998*, Paris, Société française d'archéologie, 225-240, ill.

Baboulène V. 1996 : *Le château de Gavaudun*, mém. maîtr. (N. Pousthomis-Dalle dir.), Univ. Toulouse-Le Mirail.

Bassano V. 2000 : *Développements des bourgs castraux d'Agonac et Montignac de leur naissance jusqu'aux guerres de religion,* 2 vol., mém. maîtr. (J.-B. Marquette dir.), Univ. Bordeaux 3.

Bastian A. 1999 : *Demeures seigneuriales des XVIe, XVIIe et XVIIIe s. d'entre les deux gaves*, mém. maîtr. (D. Dussol dir.), Univ. de Pau et des Pays de l'Adour.

Bélingard J.-M., J. Lagrange et P. Pommarède 1999 : *Le Périgord des maisons fortes*, Périgueux, éd. Pilote 24, 1999.

Beneytout S. 1999 : *Étude architecturale du château de Rauzan*, mém. maîtr. (Ph. Durand dir.), Univ. Bordeaux 3, 2 vol.

Berdoy A. 1996 : " Note sur les maisons fortes des vallées béarnaises ", *Les Pyrénées dans une Aquitaine terre d'accueil, terre d'exil. Actes du XLVIe congrès d'études régionales, Oloron-Sainte-Marie, 1994*, Bordeaux, Fédération historique du Sud-Ouest, 75-83.

Berdoy A. 1997 : " État des recherches et perspectives sur les villages béarnais ", *Archéologie en Béarn*. Actes du IVe colloque d'Arzacq, 26 octobre 1996, Biarritz, 1997, 189-197.

Berdoy A. 1999 : " Maisons médiévales des vallées béarnaises ", *Le Festin*, n° 31-32, 72-75.

Berdoy A. 2000 : " Guiche-Bourg, Guiche-Port ", *Archéologie des Pyrénées Occidentales* n° 20, 15-22.

Berdoy A. 2003 : " Maisons fortes des vallées béranaises (XIIe-XIVe siècles) ", *Aquitania*, n° 19, 221-252.

Bernard C.1998 : *Blanquefort (Gironde)*, mém. maîtr. (Ph. Durand dir.), Univ. Bordeaux 3.

Berthier A. 1996 : " Le château de Trémolat ", *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, CXXIII, n° 4, 429.

Beschi A. 1993 : *Occupation du sol et peuplement de l'Albret néracais des origines à la guerre de Cent ans*, mém. maîtr. (J.-B. Marquette dir.), Univ. Bordeaux 3, 2 vol., 213 p.

Beschi A. 1994 : *Société et habitat aristocratique en Agenais au Moyen Âge*, mém. DEA (J.-B. Marquette et J. Burnouf dir.), Univ. Bordeaux 3.

Beyne M. 1997 : *Les résidences aristocratiques dans la prévôté royale d'Entre-deux-Mers du Haut Moyen Age à la fin de l'époque moderne (Ve-XVIIIe s.)*, 3 vol., mém. maîtr. (J.-B. Marquette dir.), Univ. Bordeaux 3.

Bistaudeau P. 1997 : " Découvertes et nouvelles. Le château de la citadelle de Bourg et les Denis de Lansac ", *Bulletin de la Société des amis du Vieux Bourg*, n° 3-2, 63-64.

Blanc R. 1995 : " Déchéance et résurrection du château de Duras ", *Revue de l'Agenais*, 295-302.

Bochaca M. 1994 : " Maison d'habitation, cadre de vie domestique et patrimoine foncier à Saint-Émilion fin XVe et début XVIe s. ", *Revue archéologique de Bordeaux*, n° 85, 159-166.

Bochaca M. et Faucherre N. 2002 : " *Tenir en brisde et subgection les habitans d'icelle ville* : la construction des châteaux du Hâ et de Tropeyte sous Charles VII et Louis XI ", *Château et ville, 8e rencontre internationale d'archéologie et d'histoire en Périgord, Périgueux 28-30 septembre 2001*, Pessac, Ausonius, 53-64.

Boissières Chr. 1998 : " La résidence aristocratique en Bourgeais, Cubzadais et Fronsadais du Xe s. à la fin du XVIe s. ", *Bulletin de la Société des amis du Vieux Bourg*, n° 4, 26-28.

Bonnan Br. 1999 : *Bordeaux, le Fort du Hâ*, mém. maîtr. (Ph. Durand dir.), Univ. Bordeaux 3.

Bost Chr. 1998 : " Recherches sur le pays d'Excideuil de l'Antiquité au XIIe s. ", *Travaux d'archéologie limousine,* t. 18, 67-76.

Bouchereau, J., Cl. Lacombe : " Sur le château du Petit Marzac et le fort de la Laisse (village troglodytique dit de La Madeleine) à Tursac, aux XVIIe et XVIIIe s. ", *Documents d'archéologie et d'histoire du Périgord.*

Bouillac H. 1994 : *Sites fortifiés médiévaux du canton de Penne-d'Agenais (47)*, mém. maîtr. (S. Faravel dir.), Univ. Toulouse-Le Mirail.

Bouillac H. 2002 : " Les châteaux et maisons fortes du canton de Penne et leurs seigneurs (XIe-XVIe siècles) ", *Revue de l'Agenais*, n° 2, 131-165.

Bourachot L. 1992 : " Le Castrum de Buzet ", *Revue de l'Agenais,* 389-401.

Bousquet F. 1995 : " Le château de Montlau aux XVIIIe et XIXe s. ", *Mémoire des Pays de Branne*, n° 6, 49.

Boutoulle Fr. 1999 : " Les premiers seigneurs de Blaignac (fin XIe-milieu XIIIe s.) ", *Mémoire des Pays de Branne*, n° 6, 27-41.

Boutoulle Fr. 2001 : *Société laïque en Bordelais et en Bazadais des années 1070 à 1225 (pouvoirs et groupes sociaux),* thèse de doctorat (J.-B. Marquette dir.), Univ. Bordeaux 3, 3 vol., 1126 p.

Caillat P. et Y. Laborie 1997-1998 : " Approche de l'alimentation carnée des occupants du *castrum* d'Auberoche (Dordogne) d'après les données de l'archéozoologie ", *Usages et goûts culinaires au Moyen Age en Languedoc et en Aquitaine. Actes du colloque tenu à Carcassonne en juin 1996. Archéologie du Midi Médiéval*, t. 15-16, 161-177.

Caussan A. 1998 : " Le château de Lamarque ", *Cahiers médulliens* n° 29, 39-46.

Carrère J. 2000 : " La seigneurie de Brassempouy ", *Bulletin de la Société de Borda*, n° 4, 427-440.

Clémens J. et A. Dautant 1990 : " Mottes et camps au Moyen Age en Lot-et-Garonne ", *Sites défensifs et sites fortifiés au Moyen-Age entre Loire et Pyrénées. Actes du colloque de Limoges, 20 et 21 mai 1987* [supplément 4 d'*Aquitania*], 9-22.

Coquillas D. 1997 : " Découvertes et nouvelles : une clef gallo-romaine à Cubnezais, les maisons fortes de la Libarde (XIVe-XVIe s.), *Bulletin de la Société des amis du Vieux Bourg*, t. 3-1, 9-13.

Connangle A. 1994 : *Le château de Beynac (Dordogne)*, mém. maîtr. (Ph. Durand dir.), Univ. Bordeaux 3.

Connangle A. 2002 : " Les châteaux de Biron ", *Le Festin*, n° 42, 54-63.

Corvisier Chr. 1999 : " Le château de Rauzan ", *Revue archéologique de Bordeaux*, XC, 65-99.

Coudroy de Lille P. 1995 : " La maison de Sallasse à Barsac ", *Revue archéologique de Bordeaux*, LXXXIV, 16.

Crampe B., Muylder M. de et Gay C. 2003 : " Un exemple de fortification de terre en Béarn : la motte d'Astis, canton de Thèze, Pyrénées-Atlantiques ", *Archéologie des Pyrénées occidentales et des Landes*, n° 22, 61-68.

Cursente B. 1992 : " *Castrum* et territoire dans la Gascogne du XIIIe s. ", *Château-Gaillard XV, actes du colloque international tenu à Komburg bei Schwäbisch Hall (Allemagne) en 1990*, Caen, 91-100.

Cursente B. 1997 : " L'apport de la documentation notariale à l'archéologie de l'habitat du Béarn médiéval ", *Actes du IVe colloque d'Arzacq, 26 octobre 1996*, Biarritz, 175-187.

Cursente B. 1997-1998 : " Chronique de l'archéologie médiévale en Aquitaine (début 1993-début 1998) ", *Aquitania*, n°15, 347-358.

Dahlquist J. 1998 : " La seigneurie de Castillon et son château fort dans la paroisse de Saint-Christophe-de-Castillon (actuellement commune de Saint-Christoly-de-Médoc) ", *Les Cahiers méduliens*, n° 29, 31-37.

Dangles Ph. 1999 : " Château de Mareuil ", *Monuments en Périgord. Congrès archéologique de France*, *156e session, Dordogne, 1998*, Paris, Société française d'archéologie, 251-266.

Dartigue-Peyrou S. 2001 : *Le château de Belloc (64)*, mém. DEA (Ph. Chareyre dir.), Univ. de Pau et des Pays de l'Adour.

Dellamore H. 1998-1999 : *Les résidences aristocratiques dans la châtellenie de Blanquefort, XIe-XIIe s.*, mém. maîtr. (G. Louise dir.), Univ. Bordeaux 3.

Dos Santos M. 2001 : *Maison-forte du Cros. Loupiac de Cadillac*, mém. maîtr. (Ph. Araguas dir.), Univ. Bordeaux 3.

Duclot J.-Fr. 1999 : " Histoire de la maison forte du Bédat, paroisse de Saint-Aubin-de-Blaignac en Entre-deux-Mers ", *Mémoire des Pays de Branne*, n° 6, 73-82.

Dumonteil J. : " Un château béarnais disparu : «la tour castellane» d'Oloron (XIIIe -1644) ", *Archéologie des Pyrénées occidentales et des Landes*, t. 8, 77-88.

Durand Ph. 2003 : " Léo Drouyn et le château de Blanquefort», *Léo Drouyn en Médoc*, collection *Léo Drouyn - Les albums de dessins*, vol. 10, Bordeaux, Les Éditions de l'Entre-Deux-Mers / CLEM / AHB, 31-59.

Durand Ph. 2004a : " Une spécialité : la castellologie ou l'étude des châteaux du Moyen Age ", *Aquitaine historique*, n° 68, mai-juin, 6-9.

Durand Ph. 2004b : " Le château dans l'Aquitaine ducale ", *L'Aquitaine ducale. Entre France et Angleterre*, Histoire Médiévale, hors série n° 7, août-octobre, 30-36.

Duvivier B. 2002 : " Latsaga à Ostabat-Asme (Pyrénées-Atlantiques), une maison forte navarraise des XIIIe-XVe siècles ", *Archéologie des Pyrénées occidentales et des Landes*, n° 21, 55-58.

Even E. 1999 : *Le château vieux de Bayonne*, éd. Atlantica, Biarritz.

Faravel S. et P. Garmy 1989 : " Le site de Brion à Saint-Germain-d'Esteuil ", *Soulac et les pays médocains : actes du XLIe Congrès d'études régionales*, Fédération historique du Sud-Ouest, Bordeaux, 169.

Faravel S. 1990a : " L'habitat castral de Brion à Saint-Germain-d'Esteuil (Gironde) : méthodes et problématiques de recherche, premiers résultats ", *Sites défensifs et sites fortifiés au Moyen-Age entre Loire et Pyrénées. Actes du colloque de Limoges, 20 et 21 mai 1987* [supplément 4 d'*Aquitania*], 53-61.

Faravel S. 1990b : " Une fouille surprise : la maison-forte de Brion à Saint-Germain-d'Esteuil (Gironde) ", *Château-Gaillard* XIV. *Actes du colloque international de Najac (1988)*, Caen, 159-174.

Faravel S. 1991a : *Occupation du sol et peuplement de l'Entre-Deux-Mers bazadais de la Préhistoire à 1550*, thèse de doctorat, Univ. Bordeaux 3.

Faravel S. 1991b : " La seigneurie, le château et la «ville» de Pommiers (c. Saint-Félix-de-Foncaude, Gironde) ", *Cahiers du Bazadais*, n° 93, 19-53.

Faravel S., Chr. Sireix et Chr. Martin 1994 : " Premiers résultats des fouilles du château de Lauzun (Lot-et-Garonne, France) ou la redécouverte d'un donjon roman en Aquitaine ", *Château-Gaillard XVI. Actes du colloque international tenu à Luxembourg, 1992,* Caen, 179-188.

Faravel S., J.-Cl. Huguet, A. Marin, Chr. Martin et M. Martinaud 2000 : " Du nouveau sur le château et les seigneurs de Pommiers ", *L'Entre-deux-Mers à la recherche de son identité. Actes du colloque l'Entre-deux-Mers à la recherche de son identité,* 7. Bordeaux, Camiac-et-Saint-Denis, CLEM, 29-71.

Faravel S. 2001 : " Le *Castrum* de Pommiers (Gironde). État de la recherche ", *Château et imaginaire. Actes des rencontres d'archéologie et d'histoire en Périgord (29, 30 septembre et 1er octobre 2000),* Bordeaux, 279.

Faucherre N. 1992 : Les citadelles du roi de France sous Charles VII et Louis XI, thèse, Univ. Paris I [exemples aquitains].

Faucherre N. 2001 : " Le château Trompette et le fort du Hâ, citadelles de Charles VII contre Bordeaux ", *Revue archéologique de Bordeaux*, t. XCII, 143-190.

Faucherre N. et Ph. Dangles 2004 : " Bayonne, place forte ", *Le Festin en Aquitaine*, n° 48, janvier, 74-85.

Fauconneau L. 1998 : *Le château de Lesparre (Gironde),* mém. maîtr. (Ph. Durand dir.), Univ. Bordeaux 3.

Faure M. et A. Saussure 1990 : " Le château de Sémignan ", *Cahiers médulliens* n° 14, 29.

Fournioux B. 1998 : " L'habitat fossile d'un chevalier périgordin restitué par une vue figurative du XVIIIe s. ", *Bulletin de la société historique et archéologique du Périgord*, CXV, 83-90.

Fournioux B. 1988 : " Les chevaliers périgordins et leur assise territoriale aux XIIIe-XIVe s. ", *Archéologie médiévale*, XVIII, 255-272.

Fournioux B. 1989 : " La demeure et le décor intérieur d'un simple chevalier périgordin à la fin du Moyen Age ", *Bulletin de la société historique et archéologique du Périgord*, CXVI, 293-302.

Fournioux B. 1990 : " Un dispositif de protection territoriale et de défense des populations rurales en Périgord au XIIIe s. ", *Archéologie médiévale*, XX, 335-349.

Fournioux B. 1991 : " La châtellenie de Vernode dans la première moitié du XIVe s. ", *Documents d'archéologie périgourdine,* n° 6*,* 119-128.

Fournioux B. 1994 : " A propos d'une matrice de sceau découverte sur la motte castrale de Reilhac (Saint-Cernin-de-Reilhac, Dordogne) ", *Documents d'archéologie et d'histoire périgourdines, 9,* 149-154.

Fournioux B. 2000 : " Le paysage agraire de la châtellenie de Montignac et son environnement humain à la fin du Moyen Age ", *Bulletin de la Société historique et archéologie du Périgord*, n° 127, 139-176.

Fritz J.-M. 1996 : " Fortifications de terres médiévales en vicomté de Marsan : mottes et enceintes ", *Bulletin de la Société de Borda*, n° 1, 59-90.

Fritz J.-M. 1997 : " La vicomté de Marsan dans la première moitié du XIIe s. : modifications de l'espace et encadrement des hommes par l'Eglise et la seigneurie banale ", *Autour de l'ancien Marsan. Actes du colloque tenu à Mont-de-Marsan en novembre 1994* (M. Papy dir.), Mont-de-Marsan, éd. InterUniversitaires, 81-93.

Fritz J.-M. 1999 : " Les mottes de «Castillon» à Sarbazan ", *Bulletin de l'Association landaise de recherche et de sauvegarde*, n° 13, 5-10.

Fritz J.-M. et E. Glize 1998 : " L'ensemble de fortifications de terre du Grand Cachen (c. Cachen, Landes) ", *Bulletin de la Société de Borda*, n° 4, 443-450.

Galés Fr. 1996 : " Essai de synthèse sur les châteaux forts du Lavedan ", *Lavedan et Pays Toy*, n° spécial 27, 67-68.

Galés Fr. 2000 : *Des fortifications et des hommes : l'œuvre des Foix-Béarn au IXe s.*, thèse de doctorat d'Histoire de l'Art (M. Pradalier-Schlumberger et N. Pousthomis-Dalle dir.), Univ. Toulouse-Le Mirail, 3 vol.

Galés Fr. 2002 : " Les châteaux fébusiens, puissance et domination de Gaston III ", *Le Festin*, n° 42, 64-71.

Gardelles J. 1990 : " Roquetaillade, les châteaux médiévaux ", *Congrès archéologique de France. Bordelais et Bazadais, 145e session, 1987*, Paris, Société française d'archéologie, 185.

Garnier M., Fr. Michaud et E. Prod'Homme 1997 : *Châteaux en Aquitaine*, Paris, Patrimoine et médias.

Grillon L. 2000 : " Châteaux, dames et chevaliers en Périgord (1100-1250) ", *Documents d'archéologie et d'histoire du Périgord*, n° 15, 85-106.

Grosjean P. 1994 : *Blanquefort, une forteresse de la seconde moitié du XIIe s.*, publication du G.A.H.BLE, Blanquefort.

Guérin G. 1992 : *À la découverte de l'Entre-Deux-Mers : Romagne, le château de Sauvagnac*, A.S.P.E.C.T., Bordeaux.

Guillaume J. 1999 : " Le château de Puyguilhem ", *Monuments en Périgord. Congrès archéologique de France, 156e session, 1998*, Paris, Société française d'archéologie, 281-291.

Joffroy M. 1996 : *Inventaire des résidences aristocratiques situées dans le pays de Buch, le pays de Born, le Marensin, la Haute-Lande et ses bordures*, mém. maîtr. (J.-B. Marquette dir.), Univ. Bordeaux 3, 2 vol.

Laborie Y. 1990a : " État de l'inventaire des structures fortifiées médiévales en Périgord ", *Sites défensifs et sites fortifiés au Moyen-Age entre Loire et Pyrénées. Actes du colloque de Limoges, 20 et 21 mai 1987,* [supplément 4 d'*Aquitania*], 23-30.

Laborie Y. 1990b : " Architecture de l'habitat privé des XIIIe et XIVe s. en milieu urbain : l'exemple de l'ostal tour, îlot Fonbalquine, à Bergerac ", *Sites défensifs et sites fortifiés au Moyen-Age entre Loire et Pyrénées. Actes du colloque de Limoges, 20 et 21 mai 1987,* [supplément 4 d'*Aquitania*], 75-92.

Laborie Y. et J.-Fr. Pichonneau 1990 : " Une tour ostal à Agen ", *Sites défensifs et sites fortifiés au Moyen-Age entre Loire et Pyrénées. Actes du colloque de Limoges, 20 et 21 mai 1987,* [supplément 4 d'*Aquitania*], 63-74.

Lalanne-Gruey Fr. 1997 : " La lente démolition du château de Labrit, essai dédié à M. l'Abbé Lesbats ", *Autour de l'ancien Marsan. Actes du colloque tenu à Mont-de-Marsan en novembre 1994* (M. Papy dir.), Mont-de-Marsan, éd. InterUniversitaires, 107-118.

Lapouge H. 2001 : " Un château méconnu du Nontronnais : le repaire à Saint-Front-sur-Nizonne ", *Bulletin de la société historique et archéologique du Périgord,* CXXVIII, 629-640.

Larqué S. et J.-M. Escudé-Quillet 1998 : " Éléments sur la castramétation médiévale le long du gave de Pau (Pyrénées-Atlantiques) ", *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, n° 17, 15-25.

Larronde St. 2001 : *Histoire et archéologie du château d'Agassac à Ludon-Médoc*, mém. maîtr. (Ph. Araguas dir.), Univ. Bordeaux 3.

Lartigaut J. 1995 : " Entre deux courtines de châteaux : une frontière entre Périgord et Quercy au Moyen Age ? ", *Château et territoire. Limites et mouvances*. Actes des premières rencontres d'archéologie et d'histoire en Périgord (Périgueux, 1994), Annales littéraires de l'Université de Besançon, n° 565, 43-63.

Laurenceau A. 1990 : “ Le château du Breuil à Cissac ”, *Cahiers médulliens,* n° 14, 18.

Lavergne Chr. de 1996 : “ Un ensemble remarquable de sites à préserver sur la commune de Bougue : l’éperon barré de Castets et son environnement ”, *Bulletin de la Société de Borda*, n° 2, 267-271.

Legaz A. 1998 : *Occupation du sol et peuplement en pays de Cize du VIe au XIIe s.*, mém. maîtr. (N. Pousthomis-Dalle et B. Cursente dir.), Univ. Toulouse-Le Mirail, 2 vol.

Le **Nail Fr. 1997 :** “ Le château d’Azerat, des Souillac-Montmège aux La Rochefoucauld ”, *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, CXXIV, 261-273 et 421-432.

Loth D. 2000 : *Etude architecturale du château de Badefols-d’Ans (Dordogne)*, mém. maîtr. (Ph. Durand dir.), Univ. Bordeaux 3.

Mages S. 2001 : *Domme : la bastide, le château,* mém. maîtr. (Ph. Araguas et Ph. Durand dir.), Univ. Bordeaux 3, 2 vol.

Manusset D. 1999 : *Les moulins fortifiés de Bagas et de Labarthe dans l’Entre-Deux-Mers*, mém. maîtr. (Ph. Durand dir.), Univ. Bordeaux 3.

Manusset D. 2001 : *Les moulins fortifiés en Gironde au Moyen Age*, mém. DEA (Ph. Durand dir.), Univ. Bordeaux 3.

Marin A. 2000 : *Le castrum de Pommiers, étude architecturale de l’enceinte médiévale*, mém. DEA (Ph. Araguas dir.), Univ. Bordeaux 3.

Marquette J.-B. 1990 : “ Habitat fortifiés en Bordelais, Bazadais, pays landais (XIe-XVe s.) ”, *Sites défensifs et sites fortifiés au Moyen-Age entre Loire et Pyrénées. Actes du colloque de Limoges, 20 et 21 mai 1987* [supplément 4 d’*Aquitania*], 31-30.

Mesnard P. 1998 : *Les résidences aristocratiques dans l’archiprêtré de Cernès (1050-1550)*, mém. maîtr. (G. Louise dir.), Univ. Bordeaux 3.

Mention K. 2000 : *Etude architecturale du château de La Réole (Gironde)*, mém. DEA (Ph. Durand dir.), Univ. Bordeaux 3.

Moranvillier O. 1996 : *Le Médoc et la seigneurie de Lesparre au Moyen-Age, l’habitat seigneurial fortifié en Bas-Médoc à la fin du Moyen-Age*, n° hors série des *Cahiers médulliens*.

Morenaud J. 1998 : *Le castelnau de Sauveterre-la-Lémance en Haut Agenais*, mém. maîtr. (S. Faravel dir.), Univ. Toulouse-Le Mirail.

Moya L. 2000 : *Les résidences aristocratiques en Sarladais*, mém. maîtr. (J.-B. Marquette dir.), Univ. Bordeaux 3, 2 vol.

Nauze N. 1997 : “ Le château de Gaujacq (Landes), un exemple d’architecture provinciale sous Louis XIV ”, *Bulletin de la Société de Borda*, n° 1, 51-82.

Normand Chr. 1998 : “ La Salle Saint-Martin Donamarti Jauregia (c. Saint-Martin-d’Arberoue, Pyrénées-Atlantiques) ”, *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, n° 17, 65-80.

Normand Chr. 1996 : “ Les maisons fortes de la vallée de la Bidouze ”, *Bulletin des Amis de la Vieille Navarre*.

Normand Chr. 1997 : “ Recherches récentes dans le château royal navarrais de Rocadfort (c. Isturitz et Saint-Martin-d’Arberoue, Pyrénées-Atlantiques) ”, *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, n° 16, 29-51.

Normand Chr. 1999 : “ Les maisons fortes de la vallée de la Bidouze, *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, n°18, 35-71.

Normand Chr. 2000 : “ Vallée de la Bidouze : identification des maisons fortes ”, *Le Festin*, n° 33, 50-57.

Palué M. 2001 : “ Le château et la seigneurie de L’Herm (Dordogne) ”, *Documents d’archéologie et d’histoire périgourdines*, n° 16, 49-64.

Paraillus A. 1998 : *La vie quotidienne au château d’Aiguillon du temps de sa splendeur (1175-1785)*, Agen, Académie des sciences, lettres et arts, 70 p.

Pellet J. 1998 : “ Blanquefort : du nouveau à la forteresse ”, *Cahiers médulliens*, n° 30, 11-13.

Peyrelongue D. 1992 : *Les sites fortifiés de la juridiction de Blanquefort : approche archéologique et historique (XIe-XVe s.)*, mém. maîtr. (J.-B. Marquette dir.), Univ. Bordeaux 3, 2 vol.

Peyrelongue D. 1993 : *L’habitat aristocratique en Haut Médoc de l’Antiquité tardive au milieu du XIVe*, mém. DEA (J.-B. Marquette dir.), Univ. Bordeaux 3.

Piat J.-L. 1995 : “ Le site et le château de Bisqueytan à Saint-Quentin-de-Baron des origines à aujourd’hui ”, *Mémoire des Pays de Branne*, n° 5, 65-82.

Piat J.-L. 1999 : “ Le site et le château de Bisqueytan à Saint-Quentin-de Baron des origines à aujourd’hui (3e partie), *Mémoire des Pays de Branne*, n° 6, 43-72.

Plat-Ferreyro J. 1999 : “ Mondinet à Jugazan, un manoir sur les hauts de l’Engranne ”, *Mémoire des Pays de Branne*, n° 6, 83-84.

Pouvereau N. 1998 : “ Combien de châteaux forts furent construits au lieu-dit Le Gros à Loupiac ? ”, *L’Entre-deux-Mers et son identité. Actes du 6e colloque l’Entre-deux-Mers à la recherche de son identité tenu à Saint-Macaire en septembre 1997*, Bordeaux, éd. William Blake & Co., 55-59.

Pouyllau St. 1998 : *Analyse, projection, modélisation informatique d’une résidence aristocratique médiéval dans une approche historique et archéologique : la maison forte du Boisset à Berson (Gironde)*, mém. maîtr. (G. Louise dir.), Univ. Bordeaux 3, 2 vol.

Pouyllau St. 1999 : *Approche des volumes et des structures de vie de l’habitat aristocratique médiéval en Aquitaine : analyse historique et archéologique à l’aide de l’outil informatique*, mém. DEA (G. Louise dir.), Univ. Bordeaux 3.

Pouyllau St. 2001 : “ La maison-forte du Boisset (Gironde) : réalité au sol, réalité virtuelle d’un habitat aristocratique médiéval en Aquitaine (XIIIe-XVe s.) ”, *Château et imaginaire. Actes des rencontres d’archéologie et d’histoire en Périgord, les 29, 30 septembre et 1er octobre 2000*, Bordeaux, 165.

Preux C. 1998 : *Etude architecturale du château de Curton*, mém. maîtr. (Ph. Durand dir.), Univ. Bordeaux 3, 2 vol.

Preux C. 2000 : *Le donjon dans la seconde moitié du XIIIe s. et au XIVe s. dans le Bordelais et le Bazadais*, mém. DEA (Ph. Durand dir.), Univ. Bordeaux 3.

Preux C. 2002 : “ Le château de Curton à Daignac en Entre-deux-Mers ”, *Revue archéologique de Bordeaux*, n° 92, 129-142.

Roméro L. 1992 : *Étude architecturale du château de Castelnaud (Dordogne)*, mém. maîtr. (Ph. Durand dir.), Univ. Poitiers.

Roudié P. 1990 : “ Le château de Vayres ”, *Congrès archéologique de France. Bordelais et Bazadais, 145e session, 1987,* Paris, Société française d’archéologie, 325.

Séraphin G. 1993 : “ Les tours et constructions civiles à angles arrondis dans les *castra* médiévaux du Fumélois ”, *Mémoires de la société archéologique du Midi de la France*, LIII, 169-185.

Séraphin G. 1995 : *Le castrum de Comarque*, mém. DEA (Y. Bruand dir.), Univ. Toulouse-Le Mirail, 3 vol.

Séraphin G. 1996 : “ Le château de Fumel et la Renaissance dans le Haut-Agenais et le Périgord méridional au temps de Catherine de Médicis ”, *Mémoires de la société archéologique du Midi de la France*, LVI, 183-211.

Séraphin G. 1999a : “ Le castrum de Comarque ”, *Monuments en Périgord. Congrès archéologique de France, 156e session, 1998*, Paris, Société française d’archéologie, 161-193.

Séraphin G. 1999b : “ Salles et châteaux gascons, un modèle de maisons fortes ”, *Bulletin monumental*, t. 157, 11-42.

Séraphin G. 2002 : “ L’apparition et l’évolution des archères en Périgord et Quercy (première moitié du 13e s.). Une première approche ”, *Annales des Xe rencontres archéologiques de Saint-Céré (Lot)*, n° 9, 39-48.

Séraphin G. et Chr. Rémy 1999 : “ Le château d’Excideuil ”, *Monuments en Périgord. Congrès archéologique de France, 156e session, 1998*, Paris, Société française d’archéologie, 195-223.

Simon P. 1993 : *La société nobiliaire en Agenais de Raymond de Toulouse à la guerre de Saint-Sardos,* thèse de doctorat de géographie historique nouveau régime (J.-B. Marquette dir.), 3 vol., Univ. Bordeaux 3.

Smaniotto M. 1998 : *Le Médoc féodal : les grandes seigneuries du XIe au XVe s.*, Centre généalogique du Sud-Ouest.

Subes J. 2002 : “ Le château des évêques d’Acqs Saint-Pandelon (Landes) ”, *Bulletin de la société de Borda*, n° 468, 483-514.

Vircoulon J. 1996 : “ La seigneurie de Pineuilh au XIe s. ”, *Revue historique et archéologique du Libournais*, n° 240, LXIV, 3.

Yovitchitch C. 1997 : *Le château de Carlux : analyse monumentale*, mém. maîtr. (Ph. Durand dir.), Univ. Bordeaux 3, 2 vol.

HAL
archives-ouvertes.fr

La maison forte du Boisset à Berson (Gironde) : analyse historique, chronologique et spatiale d'une résidence aristocratique médiévale à l'aide des restitutions informatiques en trois dimensions.

Stéphane Pouyllau, Gérard Louise

To cite this version:

Stéphane Pouyllau, Gérard Louise. La maison forte du Boisset à Berson (Gironde) : analyse historique, chronologique et spatiale d'une résidence aristocratique médiévale à l'aide des restitutions informatiques en trois dimensions.. 1999. <halshs-01094803>

HAL Id: halshs-01094803

https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01094803

Submitted on 16 Dec 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

Gérard Louise
Professeur d'histoire du Moyen Age à l'Université de Nantes
Stéphane Pouyllau
Étudiant en Histoire du Moyen Age (UMR AUSONIUS
Centre de Compétence Thématique du CNRS –
Service Informatique de Recherche en Archéologie)

La maison forte du Boisset à Berson (Gironde) : analyse historique, chronologique et spatiale d'une résidence aristocratique médiévale à l'aide des restitutions informatiques en trois dimensions.

L'étude du cadre de vie de la petite aristocratie rurale médiévale en Aquitaine n'a guère débouché à ce jour sur la réalisation d'une méthodologie d'approche globale de ses sites d'habitat. Généralement, l'extérieur de la maison aristocratique (morphologie et typologie des établissements, leur organisation externe et leur environnement), a été davantage observée que l'habitation en elle-même (répartition spatiale des activités, décors, mobilier, fonctionnalité), mais la confrontation de toutes les données recueillies lors d'enquêtes régionales ou ponctuelles est restée très limitée. A notre connaissance, seule une fouille et quelques prospections de terrain ont été réalisées dans le cadre de la région Aquitaine[1]. A partir de 1997, une recherche et une réflexion méthodologique ont été engagées sur ce thème dans le cadre d'un programme national G.D.R., relayé par les programmes de l'I.R.A.M.-AUSONIUS de l'Université de Bordeaux III et de son Service Informatique de Recherche (S.I.R.A.)[2]. Evidemment, l'ensemble des habitats de la petite aristocratie aquitaine ne peut être traité globalement ni même par grands secteurs, c'est pourquoi un site de référence a été choisi afin de mettre au point une méthode d'analyse opérante et comparative dans l'approche de

[1] Faravel (Sylvie), Une fouille surprise : la maison-forte de Brion à Saint-Germain- d'Esteuil(Gironde, *Château-Gaillard*, XIV (1988), Caen, 1990, p. 169-174. Prospections et identifiactions de résidences de la petite aristocratie contenues dans des mémoires de maîtrises inédits soutenus à l'Université de Bordeaux III : Bayne (M.), *Les résidences aristocratiques dans la prévôté royale de l'Entre-Deux-Mers*, 1997 ; Berdoy(A.), *Les maisons fortes du Béran*, 1990; Boissières(C.), *La résidence aristocratique en Bourgeais, Cubzagais et Fronsadais du Xe au XVIe siècle*, 1997 ; Mesnard(P.), *Les résidences aristocratiques dans l'archiprêtré de Cernès (1050-1550)*, 1998 ; Peyrelongue(D.), *L'habitat aristocratique en haut Médoc de l'Antiquité tradive au milieu du XVIe siècle*, 1993.

[2] G.D.R. CNRS. Sociétés et cadres de vie au Moyen Age. Gr. 9-11. Le cadre de vie des laïcs (Resp. F. Piponnier, J.M. Poisson). U.M.R. 5607. I.R.A.M-Ausonius. Maison de l'Archéologie-Université de Bordeaux III. Programme : l'habitat privé Aquitaine dans l'Aquitaine médiévale (Resp. G. Louise. J.B. Marquette). Service Informatique de Recherche en Archéologie (S.I.R.A. Resp. R. Vergnieux).

secteurs régionaux. En fonction de la complexité de sa structure, de diverses opportunités documentaires, et des facilités de travail q'elle offrait, la maison forte du Boisset, située à Berson, en Blayais, a été retenue[3]. Cette résidence aristocratique avait peu attiré l'attention des chercheurs. Absente des inventaires, elle avait pourtant été repérée par Paul Roudié et Jacques Gardelles[4]. Une étude récente, menée par S. Pouyllau, a posé les premiers jalons permettant de comprendre la genèse et l'évolution de cet habitat entre le XIIIe siècle et la fin de l'époque moderne[5]. A partir de ces données, et en liaison avec une approche du contexte géographique, historique et archéologique, lié à son implantation, le site du Boisset a fait l'objet d'une enquête morphologique destinée à fixer une chronologie relative, puis à proposer les premiers éléments d'une chronologie absolue de ses espaces et de ses volumes internes ou externes. Dans une tranche initiale du programme de recherche, l'effort a été tourné vers les prospections, les relevés de la topographie et du bâti, les analyses dendrochronologiques et physiques. Dès le début des investigations, l'outil informatique a été considéré comme un instrument de la recherche. La modélisation entreprise, qui consiste à établir un ou plusieurs modèles théoriques visuels et virtuels, a cherché à composer ou recomposer une ébauche de site cohérente et crédible des différentes évolutions du site à partir des données recueillies. Il a été aussi un élément fédérateur des différentes approches et réflexions en cours. C'est donc un premier bilan qui est présenté ici.

Le site du Boisset à Berson (Gironde) :

Lacomplexité du vocabulaire et son imprécision, tant en France qu'en Europe, a toujours gêné l'historien ou l'archéologue pour désigner ou définir les habitats de la petite aristocratie médiévale. En fonction des sources ou des approches, une multitude de termes a été proposée : maison forte, manoir, hébergement, logis noble, moated site ou site fossoyé, wasserburg, maison basse, maison plane, et bien d'autres encore, autant d'expressions potentiellement utilisables, mais contestables ou décevantes, qui n'ont jamais fait l'unanimité chez les chercheurs pour dénommer les structures détruites ou encore partiellement en place[6]. En raison de la présence d'un anneau fossoyé entourant le site du Boisset, l'expression anglo-saxonne " moated site " ou sa traduction française " site fossoyé ", convient tout à fait pour qualifier l'habitat. Cependant, comme le terme maison forte (domusfortis) est souvent utilisé dans les documents administratifs des rois-ducs d'Aquitaine, et comme l'aspect massif et fortifié de la résidence, en particulier la conservation de courtines et de tours, renforce le caractère défensif de la résidence, l'appellation " maison forte ", par commodité et simplification, sera retenue dans le cadre de cette étude. On conservera à l'esprit que le sens de cette qualification est l'objet de débats, les historiens hésitant toujours entre une définition liée à la fonction juridique, sociale ou militaire, de ce type de construction.

---

[3]Berson, ar. et cant. Blaye, Gironde (n° I.N.S.E.E. : 33 1 07 047). Coordonnées Lambert : Ax : 370,075 - Ay : 3318,175. Situé à 6 km à l'Est de la ville de Blaye, le site de Berson est accessible par la route nationale n° 137 qui relie St-André-de-Cubzac à Blaye. Ce travail n'aurait pu être possible sans l'aide de M. D. Coquillas (Institut Ausonius - Bordeaux III), ni sans l'accueil chaleureux et la disponibilté permanente de M. et Mme Pujo, propriétaires de la maison du Boisset.

[4]Quelques érudits l'ont signalée : Guillon (Ed.), Les châteaux historiques et vinicoles de la Gironde, Bordeaux, 1869, t. 1, p. 156, Baurein, Variétés bordelaises, Bordeaux, 1876, t. 2, p. 274. Inventaires : (Roudie(P.), *L'activité artistique à Bordeaux, en Bordelaise et en Bazadais de 1453 à 1550*, Paris, 1975, p. 297, Gardelles(J.), *Dictionnaire des châteaux de France, Guyenne, Gascogne, Béarn, Pays Basque*, Bordeaux, 1981.

[5]Pouyllau (S.), *Analyse, projection, modélisation informatique d'une résidence aristocratique médiévale dans une approche historique et archéologique : la maison forte du Boisset à Berson (Gironde)*, Mémoire de maîtrise, Université Michel de Montaigne-Bordeaux III, 1998, 2 vol.

[6]Voir *La Maison Forte au Moyen Age*, Colloque CNRS, Nancy-Pont-à-Mousson, 1984 (1986). Dir. M. Bur.

Le site du Boisset s'inscrit dans le cadre géomorphologique du plateau de Saintonge, à sa retombée sur l'estuaire de la Gironde, en Blayais[7].Le sol argilo-calcaire, d'âge secondaire et tertiaire, présente des faciès marneux contenant des coquilles d'huîtres fossilisées (*OstreaBersonensis*), phénomène particulièrement visible en surface au Boisset lors des prospections au sol. Le sous-sol calcaire permet l'exploitation de carrières dont on soupçonne la présence à l'est du Boisset[8]. Le sud de la commune de Berson produit en revanche une terre argileuse plus dure et rouge, utilisée par exemple pour la fabrication de parement des murs (à la métairie du Pouyau distante de 500 m). L'environnement est actuellement favorable à la vigne mais n'est pas pour autant défavorable aux cultures céréalières ni sans doute à l'élevage. Les redevances seigneuriales contenues dans les terriers de l'époque moderne le prouvent, à l'évidence[9]. Une prospection archéologique menée dans l'environnement proche de la résidence au printemps 1998 a révélé une occupation dense du secteur entre le néolithique et l'époque moderne[10]. La présence de la villa antique de Commarque située à moins d'un kilomètre du site confirme la valorisation agraire ancienne du terroir[11].

Dominé par la butte du " Puy ", le site de la maison forte du Boisset occupe le centre d'un petit vallon parcouru par le ruisseau du Brouillon. L'ensemble de la zone, de nature argilo-calcaire est aujourd'hui très humide et presque tourbeuse par endroits. Le caractère marécageux du site a probablement favorisé la conservation tardive d'un secteur boisé jusqu'à son défrichement à l'époque médiévale. A l'origine, le Boisset désigne en effet un « *buxetum* », c'est à dire une formation végétale le plus souvent touffue et basse, ici sans doute hydromorphe[12]. La mise en valeur du site a nécessité le creusement de plusieurs fossés d'écoulement et de draînage, toujours repérables par photographie aérienne, mais qui étaient probablement encore en place et en état jusque vers 1760. Ces aménagements hydrauliques abandonnés ou mal entretenus expliquent le fort colmatage actuel du vallon et les aberrations topographiques de certaines courtines ou des tours qui leurs sont liées[13].

La position du Boisset par rapport à Blaye[14] est aussi un élément important pour comprendre l'implantation du site médiéval ou ses périodes d'abandons. La distance (six kilomètres) qui sépare la maison forte de la forteresse de Blaye est marquée par la présence du coteau de Cars qui rend invisible le vallon du Boisset depuis Blaye. La dépression du Boisset, masquée par le pied du plateau de Cars qui remonte vers l'est, est le dernier vallon avant d'arriver à la forteresse antique et médiévale. Cette situation géographique est en fait un secteur idéal pour des actions militaires, en particulier pour les regroupements à partir des voies qui mènent vers le port de la Gironde, clé de la ville de Bordeaux en aval de l'estuaire[15].

---

[7]Roudié (P.), Le Blayais, présentation géographique. dans Atlas de Gironde, *Cahiers du Vitrezais*, 1986, n° LV, p. 1-14, Cotton de Bennetot (A.), *Berson*, Bordeaux, 1989.

[8]Cadastre de Berson, A1, n° 698.

[9]A.D. Gironde. E3. Terrier n° 68 (1538).

[10]Voir la carte de prospection archéologique du vallon du Boisset.

[11]Sion (H.), *Carte archéologique de la Gaule. 33, 1, La Gironde*, Paris, 1994, p. 125.

[12]Le vocable latino-roman *buxetum* puis *boissetum* est dérivé du terme latin *buxus*.

[13]Le Puy est à l'altitude 69 m, le Boisset à 34 m. La partie orientale du Boisset est la plus humide. Le Brouillon alimente en partie les fossés. Sa source principale est située à la Font Fermée (au pied de la butte du " Puy ") et coule jusqu'au Boisset. Une autre source, très proche du site, complète l'apport d'eau.

[14]Duval (S.), *L'évolution topographique de Blaye des origines à 1832*, Mémoire de maîtrise, Université Michel de Montaigne - Bordeaux III, 1995, 3 vol.

[15]Blaye est placée sur un dôme calcaire en position défensive au bord de la Gironde. L'altitude au centre de Blaye est de 8 m. Dans la commune de Cars (sur le coteau) elle est de 44 m. Il faut donc être au point culminant de l'interfluve pour apercevoir la déclinaison du Boisset (34 m.).

Période n°1 : 1262 – 1438
De Guillaume Brun de Boisset jusqu'à la rénovation de la seconde moitié
Du Xve siècle

Les structures bâties conservées au Boisset correspondent à ce que l'on sait de l'habitat de la petite aristocratie entre la fin du XIIe et le début du XVIe siècle, mais le repérage d'un lignage fondateur restait déterminant pour la compréhension de la création et de l'évolution du site fossoyé. La Boisset a été longtemps considéré comme une maison forte tardive et principalement attaché à la personne de St Simon, qui en fut l'un des propriétaires au cours du XVIIIe siècle[16]. Le site est à mettre cependant en relation avec un lignage dont l'origine est ancienne puisque il est présent dans l'entourage des seigneurs dés 1260-1265. La découverte d'un terrier daté de 1538[17] a permis d'identifier les derniers descendants d'un lignage portant le nom du site : les Brun de Boisset. L'étude des sources documentaires régionales a révélé la présence des Brun dans le secteur du Boisset dans le deuxième quart du XIIIe siècle. Dès les années 1237-1243, le lignage est signalé dans le Fronsadais parmi les officiers financiers du roi d'Angleterre : un Guillaume Brun lève des taxes dans l'ancienne vicomté de Fronsac[18]. En 1262, Guillaume Brun, qualifié de *miles*, reconnaît tenir par foi et hommage de l'archevêque de Bordeaux des dîmes situées dans le territoire de Blaye. Ce personnage est le premier à porter le titre *de Boissetum*. Comme on le voit, le lignage des Brun s'identifie à une évolution historique assez bien connue, celle de la petite aristocratie fortunée des officiers royaux des XIIe-XIIIe siècles, en pleine ascension sociale dans le mouvement de centralisation des institutions princières, mais aussi dans le maniement des fonds financiers et de la perception des dîmes. Comme ailleurs, les Brun accèdent au titre chevaleresque, puis bénéficie d'un chasement dans le plat pays après une ou deux générations de service[19]. L'introduction du nom du lieu dans le patronyme, sans doute vers 1250-1260, marque la fondation définitive d'une seigneurie et de la " maison noble ". L'origine plus précise et plus ancienne du lignage est actuellement impossible à saisir : la famille peut être originaire de la Saintonge, de l'Angoumois, comme du Bordelais[20].

Le lignage était-il installé à l'emplacement du site actuel ? Nous ne pouvons répondre clairement à la question car les textes ne mentionnent pas directement leur lieu de résidence et les investigations archéologiques n'ont pas été assez poussées pour détecter formellement une occupation dans l'anneau fossoyé. Cependant, quelques éléments permettent d'avance cette hypothèse.

Une prospection archéologique de surface a permis de découvrir la présence de céramiques communes datées du XIIIe siècle dans l'environnement proche du site. Le matériel, quoi en faible quantité, contient quelques tessons de marmites. Le relevé topographique du site[21] permet de mettre en évidence des éléments antérieurs aux élévations actuelles. Plusieurs murs prennent aujourd'hui leurs assises sur d'anciennes structures. A l'aide du système d'information historique et archéologique en trois dimensions réalisé sur le Boisset[22], il est facile de comprendre qu'elles ne font pas toutes corps avec la maison forte que

[16] Les *Cahiers du Vitrezais* ont consacré un numéro aux lien entre le duc de St Simon et le blayais.

[17] A.D.G., 3 E terrier n°68. Terrier pour la seigneurie de Boisset (notaire Perrinault à Blaye). Ce terrier est repris dans plusieurs autres documents du milieu du XVIIIe siècle regroupés dans le fonds La Force accessible aux Archives Nationales de France sous la cote A.N., AP 353 carton 87 à 98.

[18] *Rôles Gascons*, t. I, n° 1982 (1243) et n° 2947 (1253).

[19] *Rôles Gascons*, t. I, n° 1982 (1243) et n° 2947 (1253).

[20] Pouyllau (S.), *op cit*, Bordeaux 1998.

[21] Le relevé topographique a été réalisé par Christian Martin, architecte à Libourne.

[22] La gestion de la documentation à l'aide de l'informatique à pris la forme d'un Système d'information Historique et Archéologique en trois Dimensions (SIHA3D). Ce système, accessible au travers du réseau internet, est conçu comme un outil de recherche. L'ensemble des

nous pouvons voir aujourd'hui en élévation. D'anciens départs d'ouvertures sont visible sous le plancher actuel et à l'aplomb des grands ouvertures de la façade sud du site (Pièce L1A7).

Fig : Photo des départs de fenêtres dans la façade sud.

Plusieurs soubassements, dont un en retour d'équerre, supportent les murs de l'ancienne chapelle. Ils ne pas sont orientés de même manière et sont constitués d'un appareil différent. Les datations des poutres de la chapelle par dendrochronologie donne la seconde moitié du XVe siècle[23]. Le niveau de pavement actuel semble être de l'époque moderne[24]. Mais il est fort probable que les structures misent au jour par le propriétaire du site en 1974 appartiennent à un site anciens, morphologiquement différent de la construction actuelle.

D'autres éléments de maçonneries visibles à l'intérieur comme à l'extérieur du corps de logis appartiennent probablement à l'ancien site. Des fondations de murs[25] - sans qu'il ne soit possible d'en apprécier – sont visibles dans la cour nord et dans la cour sud. L'orientation de ces constructions est cependant différente du reste des structures en élévations. Dans la cour sud, ils sont orientés nord-est / sud-ouest alors que le bâtiment actuel est axé nord – sud. Sont-ils en relations les uns avec les autres ? Probablement car les niveaux sont très proches. De plus certains éléments extérieurs sont alignés avec des éléments intérieurs. Dans la construction actuelle, certains murs s'appuient sur ces fondations.

Le site n'ayant pas fait l'objet de sondages archéologiques, il est difficile de pousser plus en avant ces hypothèses. Cependant la présence d'un lignage installé dans un site fortifié à la fin du XIIIe siècle est plus qu'envisageable. Plusieurs textes datant du début du XIVe siècle viennent renforcer cette probabilité.

La première mention d'une "terre"[26] appartenant au lignage date du 25 août 1299[27]. Les Brun de Boisset ont du être installé dans ce lieu. Une prospection archéologique, menée sur l'ensemble du vallon du Boisset en mai 1998 à permis de déterminer plusieurs zones distinctes d'habitats médiévaux attestés[28] par la présence de céramiques des XIIe et XIIIe siècles. La construction d'un fossé en anneau témoigne d'un besoin de protection peut-être est lié à la mise en place d'un point de contrôle[29]. Le manque de marqueurs chronologiques et de descriptions ne permet pas de valider cette hypothèse. En revanche, l'existence d'un site fossoyé ancien, abritant des structures uniquement lisibles par la réalisation de fouilles archéologiques, est donc tout à fait envisageable. Le décalage de l'émergence de la famille des Brun et la création de l'habitat reste intéressants. La difficulté de percevoir la construction d'un Boisset de "première génération" est liée à la position, probablement précaire, de cette famille. L'existence d'un site est d'autant plus validée que ce lignage a eu une continuité dans le temps relativement longue.

La fin de la guerre de Guyenne permet de comprendre le rôle des Brun de Boisset est de leur site dans le conflit. La famille semble avoir bien joué son rôle : celui d'un service

---

informations est disponible sur le serveur recherche de l'université Michel de Montaigne – Bordeaux 3 à l'adresse : http://www-sira.montaigne.u-bordeaux.fr/boisset

[23] Les datations par dendrochronologie ont été réalisé par le LAE (Dir. Mme Szepertisky). Le dossier n'est pas encore clos. Mais il semble que trois périodes chronologiques se détachent nettement pour l'ensemble du site : la première autour de 1437-1439, la seconde autour de 1450, la dernière autour de 1488-1501.

[24] Des datations en thermoluminescence réalisées par le CRPAA de la maison de l'archéologie de Bordeaux ont permet d'approcher une période allant de 1650 à 1724 pour les carreaux de pavement. L'étude a été réalisée par Melle DélhiaChabanne au cours de l'année 1999.

[25] Voir le plan

[26] L'acte, en latin, mentionne le terme de *terrarum*.

[27] *Rôles Gascons*, t. I., n°4520.

[28] Voir plus bas et la carte archéologique du Boisset.

[29] Le point de contrôle d'une route, d'un chemin.

militaire actif comme en témoigne les indemnités versées entre 1299-1300 par l'administration anglaise[30].

La fonction militaire des Brun de Boisset reste difficile à apprécier. Les multiples incursions des comtes d'Angoulême dans le Blayais ont eu pour effet la militarisation de cette zone tampon située entre les territoires du roi de France de Saintonge et ceux du roi-duc d'Aquitaine. Même si le terme *miles* prend un sens juridique au début du XIIIe siècle, le service militaire reste déterminant pour le prestige social de certains lignages dominants[31]. Les changements d'alliances sont souvent monnayés, surtout en cas de conflits déterminants. Les guerres qui débutent en Aquitaine dans les années 1290 ont probablement servi ou desservi le lignage en fonctions des stratégies qu'il a pu choisir. Les Brun de Boisset ont ainsi changé plusieurs fois de camp entre 1262 et 1299. Le fait est connu dans les familles de la petite aristocratie du Blayais[32].

Au début du XIVe siècle, le lignage semble atteindre un certain rang au sein même de la petite aristocratie bordelaise[33]. La progression sociale est importante et rapide : elle couvre deux générations. Le premier Brun de Boisset est Guillaume Brun (repéré en 1262). Pierre Brun de Boisset, son fils, augmente le patrimoine du lignage[34]. En 1354, Il ne porte plus le titre de *miles* mais celui de *domicellus*[35]. Son fils, Aymeric, est lui aussi qualifié de *domicellus* en 1361[36]. En 1361 et 1367, les Brun de Boisset sont qualifiés de *parrochiani de Bersonio* et sont largement engagés dans la perception et l'affermage des quartières de dîmes de l'archevêque de Bordeaux dans plusieurs paroisses du Blayais[37]. C'est visiblement la base de leur fortune.

Après un vide documentaire d'une cinquantaine d'années, la famille réapparaît dans les sources écrites vers 1430-1450, dans le contexte de la fin du conflit franco-anglais. Deux événements semblent renforcer la position sociale du lignage à cette date. Les Brun de Boisset, qualifiés d'*armiger* (écuyer), dans la tradition anglo-normande, ou de *donzet* à la mode gasconne, sont toujours reconnus comme bourgeois de Bordeaux[38], mais en octobre 1441, ils accèdent au conseil de Guyenne et sont mêlés aux affaires militaires liées à la reconquête française[39]. Ils sont présents à l'assemblée des trois États de Blaye en 1488 comme nobles et bourgeois[40]. En 1491, lors de la convocation de la noblesse du Bordelais, Jean Brun de Boisset, fils de Guillaume, se fait représenté par un archer pour la garde de Blaye[41].

Le lignage conserve donc des fonctions représentatives et militaires au service du prince et maintient sa position de notable sous le roi de France, mais il semble se replier sur ses seigneuries et perdre ses charges financières. Somme toute, il s'agit d'une évolution classique qui conduit une famille de petits officiers à la noblesse et au repli sur ses acquisitions foncières.

---

[30] *Rôles Gascons*, t. I, n°4520

[31] Debord (A.), *op cit*, Paris, 1984.

[32] Duval (S.), *op cit*, Bordeaux, 1995

[33] Plusieurs actes des *Rôles Gascons* et des *Archives Historiques de la Gironde* attestent de la progression sociale de la famille des Brun (A.H.G., XVII, p 144 ; A.H.G., XXI, p. 633 ; *RG*, t. 3, 4975, *RG*, t. 3, 4980 (12), *RG*, t. 3, 4985 (101), *RG*, t. 4, 205). L'ensemble des actes se rapportant à la famille des Brun sont disponibles dans la base de données du *Corpus* des sources du Boisset disponible sur internet à l'adresse :
http://www-sira.montaigne.u-bordeaux.fr/boisset (suite le lien catalogue des sources). Ou bien : Pouyllau (S.), *op cit*, Bordeaux 1998, t. 2.

[34] Sur généalogie des Brun de Boisset voir : Pouyllau (S.), *op cit*, Bordeaux 1998.

[35] A.H.G., t. XVII, p 144.

[36] A.H.G., t. XXI, p 633.

[37] A.H.G., Comptes de l'archevêché de Bordeaux, t. XXII, p. 131.

[38] *Catalogue des Rôles Gascons*, t. I, p.220.

[39] *Catalogue des Rôles Gascons*, t. I, p.220 : *Rex Henricus VI ordonavitWillemum de Boisset, armigerum, unum consiliarumregis in Aquitania*).

[40] *Nobiliaire de Guyenne et de Gascogne*, Paris, 1860, t. 3, p. 373.

[41] *Nobiliaire de Guyenne et de Gascogne*, Paris, 1860, t. 3, p. 373.

A l'issu de la Guerre de Cent Ans de nombreuses maisons fortes ont été reconstruites. Le Boisset se distingue cependant par la précocité de cette reconstruction. Les analyses dendrochronologiques réalisé par Mme Béatrice Szepertisky (LAE de bordeaux) permettent de dater le début de cette période autour des années 1437-1438. Nous entrons là dans une seconde tranche de l'évolution du site.

Il probable que les espaces et volumes encore visibles actuellement aient été fixés au cours de la seconde moitié du Xve siècle. Le site ancien à du être réaménagé suite à une destruction ou à un abandon temporaire de la part des Brun de Boisset[42]. Les seuls éléments du bâti ancien sont probablement sous les murs actuels. Seuls des sondages archéologiques pourraient affirmer ou infirmer cette hypothèse.

L'existence d'un site ancien semble évidente au regard des sources et des traces de construction encore visibles partiellement. Les analyses dendrochronologiques confirme le réaménagement d'un site ancien, peut-être détruit au cours de la guerre de Cent Ans.

[42] Les Brun vivent aussi dans d'autres propriétés comme en témoigne les allées et venues entre Bordeaux et la maison forte du Boisset.

Période n°2 : 1438 – 1600
De la rénovation du site aux transformations des Genouillac-Vaillac.

La quarantaine d'échantillons ont fait apparaître trois phases de rénovation pour le corps de logis principal. La première se situe vers 1437-1438[43]. Il s'agit là des poutres les plus anciennes. Elles se trouvent dans la charpente de la tour carrée ainsi que composantes du plancher de l'actuel grenier de cette tour (L1C2bis. La seconde période débute en 1450 et certaines poutres sont datées dans les années qui suivent. Localisées dans la cuisine actuelle et dans la chapelle, elles ont toutes le même gabarit et de la même essence. Certaines sont pourtant plus tardives, principalement dans l'ancienne chapelle (L1A7)[44]. Elles appartiennent à la dernière période qui couvre toute la fin du XVe siècle : de 1488 pour la poutre se trouvant au dessus de l'autel de la chapelle jusqu'à 1501 pour celles de la pièce de séjour actuelle.

Les trois périodes sont en mettre en relations avec des progressions sociales de la famille Brun de Boisset. Le 10 février 1438, Guillaume Brun de Boisset est reconnu en temps que bourgeois de Bordeaux[45]. La première période de réaménagement du site débute en 1438 (charpente de la tour carrée). L'autonomie financière du lignage semble avoir rapidement augmenté entre 1438 et 1450. Le 18 octobre 1441, Guillaume Brun de Boisset entre au conseil de Guyenne[46]. Le salaire perçu semble avoir été utilisé pour l'amélioration des conditions de vie au Boisset.

Cependant la maison forte du subir, au cours de la fin de la guerre de Cent Ans, de nombreux dommage. Toutes poutres du rez-de-chaussée ont été petit à petit renplacées entre 1450 et 1490. ; preuve d'une importante rénovation du bâtiment.

L'ascension sociale à partir de Guillaume Brun de Boisset semble indiscutable. Les raisons profondes de cette progression sont, une fois encore, obscures. L'entrée de cette famille au conseil de Guyenne est probablement liée aux fonctions militaires de Guillaume Brun. L'importance de ce personnage paraît relativement grande au vu de l'intérêt que lui porte l'ensemble du conseil de Guyenne lors de sa capture par Bertrand de Castéja en 1445[47]. La génération suivante, elle aussi, semble avoir eu une grande importance dans la vie de Blaye et de la Guyenne. Guillaume Brun à eu deux fils : Pierre et Jean de Boisset. Pierre Brun de Boisset est qualifié de *Donzet* dans deux actes des années 1463 et 1464[48]. Son frère, Jean Brun, est également qualifié du même titre dans un titre daté du 11 août 1480[49]. Le terme *Donzet*, synonyme du titre de "damoiseau[50]", prouve l'appartenance des Brun de Boisset, encore à cette époque, au groupe des écuyers. Le conseil de Guyenne était donc composé, à côté des grandes familles de la "noblesse", d'écuyers issus de l'ancienne petite aristocratie rurale. L'importance, même si elle reste relative, de ce lignage est également bien visible lors de la convocation de la noblesse du bordelais le 6 septembre 1491[51]. L'absence de Jean Brun[52]est due à son service de garde à Blaye. Il envoie ainsi un représentant à sa place comme le précise l'acte :

---

[43] Les analyses dendrochronologique sont disponibles prochainement auprès du LAE (10 rue Saint Thérèse à Bordeaux).

[44] Toute la localisation spatiale a été codé de manière tridimensionnelle. Le détail du géo-référencement est disponible dans : Pouyllau (S.), *Système d'Information Historique et Archéologique en 3 dimensions – Etude sur la maison forte du Boisset*, mémoire de DEA, Bordeaux 1999.

[45] *Pro Wuillelmo de Boisset, armigero,quodipse et haeredes sui sintburgenses*

[46] *Rex Heuricus VI ordonavitWillemum de Boisset, armigerum, unum consiliarumregis in Aquitania.*

[47] A.H.G, t. XVI, p. 291

[48] A.D.G., 3E terrier, n°869 et 3E terrier, n°206.

[49] A.D.G., 3E terrier, n°871.

[50] Le terme damoiseau vient du latin *Domicellus*. Il s'agit d'un gentilhomme qui n'était pas encore chevalier (F-O TOUATI, *Vocabulaire historique du Moyen Age*, Paris, 1995).

[51] BOURROUSSE DE LAFFORE, J. (de), Nobiliaire de Guyenne et de Gascogne, Paris, 1860, t. III, p. 373.

[52] L'appellation de *sieur de Montguyon* est en fait erronée. A cette époque, la famille des Brun de Boisset donne naissance une branche collatérale nommée : Brun de Gadeau. Cette nouvelle famille, avec à sa tête Pierre Brun de Gadeau, à reçue comme patrimoine la seigneurie de Montguyon. Cependant le Jean Brun de cette acte est bien seigneur de Boisset et non de Montguyon. La confusion entre les deux familles

Jehan Brun du Boisset, sieur de Montguyon, et Aymery de Lilham, sieur de Balac, se sont présentez par ledit de Lilham en ungarchier, parce que ledit Jehan Brun a dit estre de la garde de Blaie.

Le service de garnison de Blaye est un élément intéressant dans l'analyse de l'évolution de ce type de famille. Le lien avec Blaye prouve l'importance du service entre le seigneur châtelain et les agents de la châtellenie qui sont installés à proximité du centre de pouvoir. Les Brun de Boisset sont visiblement au service des sires de Blaye. Ils faisaient peut-être parti de l'entourage - la *familia* - de ces derniers. Installés sur un espace à contrôler, ils sont restes au service de la châtellenie. Les actes tardifs apparaissent comme miroir d'une réalité plus ancienne. La situation se modifie au tournant à la fin du XVe siècle. Le lignage semble s'affaiblir à la fois sur le plan politique est sur le plan familial.

Le lieu de vie d'un lignage tel que celui des Brun de Boisset est probablement à l'image de cette famille. Le site ancien, a vocation sécuritaire et probablement construit dans les dernières années du XIIIe siècle, a été progressivement transformé en grande maison forte habitable. La progression sociale et financière de la famille Brun à permis à ces occupants d'en améliorer le quotidien. Cependant le caractère défensif fut conservé.

L'histoire des Brun de Boisset entre avec le XVIe siècle dans sa dernière phase. Le site est une fois encore le théâtre de transformations dues aux changements de familles.

En 1500, Raymond Brun de Boisset épouse Louise de Fronsac[53], constituant ainsi une alliance importante sur le plan territorial. Aucun échange de terre n'est visiblement réalisé. De cet union ne naîtra qu'une fille, Jeanne Brun, seule héritière de l'ensemble de la seigneurie de Boisset et de celle de Rameffort en Médoc (cette seigneurie, ainsi que celle de Monguyon - qui revient à la branche des Brun de Gadeau[54] - entre dans le patrimoine des Brun de Boisset par alliance en 1455 avec la famille des Amanieu de Ségur[55]). Le lignage des Brun de Boisset, détenteurs du Boisset s'éteint le 12 décembre 1538[56] par le mariage de la seule fille héritière, Jeanne Brun, avec Jehan de Genouillac (Jehan Richard de Goudon, dit Genouillac, seigneur de Vaillac). Les Goudon sont originaires du Quercy[57]. Jehan de Genouillac est le premier de cette grande famille de l'aristocratie, à s'installer en Guyenne.

Ainsi, le lignage des Brun de Boisset, même si il continue par des branches collatérales, perd le Boisset en 1538. Le site passe aux mains de Genouillac-Vaillac par alliance. La famille principale, que l'on détecte dés le XIIIe siècle a donnée naissance à un nouveau lignage, lors d'un partage de biens entre deux frères - Pierre et Jean Brun de Boisset, le 5 juin 1466[58]. Le XVe et le XVIe siècles sont donc deux siècles difficiles pour cette famille qui perd une partie des biens du Blayais, même si, de son coté, la branche des Brun de Gadeau a fait de meilleures alliances.

La seigneurie du XVIe au XVIIe siècle

La seigneurie de Boisset en 1538 est probablement un ensemble relativement important sur le plan de l'occupation du sol[59]. L'étude de la seigneurie, dans sa complexité est un travail à part entière. L'analyse du site fossoyé passe cependant par la compréhension

---

est courante au XVe siècle. Il est d'ailleurs difficile d'en comprendre les liens. Les documents contenus dans le fond La Force des Archives Nationales de France (A.N., 353 AP 96) permettent de mieux percevoir les deux lignages. Voir plus bas dans le mémoire.

[53] A.N., AP 353, 87, n°4. Il s'agit là d'une copie moderne.

[54] Pouyllau (S.), *op cit*, Bordeaux 1998, p.56.

[55] Voir le fond Meller à " Brun ", A.M.B, Ms 690, t.1

[56] Terrier pour le seigneur de la maison noble de Boisset - Notaire Perrinault à Blaye, A.D.G., E terrier, n°68.

[57] A.D.G. E terrier n° 34 et 70.

[58] A.N., 353 AP 96, Cet acte est une copie du XVIIIe siècle. Il conserve une part d'incertitude dans sa datation.

[59] Voir, en annexe, la reconstitution théorique de la seigneurie de Boisset. Cette essai de cartographie est composé à partir d'une base de données, réalisée dans le cadre de la modélisation informatique du Boisset, qui à permis de traduire 60 % de l'implantation de la seigneurie.

globale du territoire qu'il administre. Les interactions, entre les tenanciers de la seigneurie et le Boisset sont multiples est prouve que la maison fort a pu être au cœur d'un ensemble foncier important.

La seigneurie du XVIe est probablement une seigneurie de reconstruction[60]. L'étude du nom des tenures a permis de noter un nombre important d'appellations patronymiques. Les familles se sont installées dans un lieu bien précis. Le nom familial fut donné au lieu de vie ou à la maison. Sur la paroisse de Berson les exemples sont très nombreux. Ils sont encore repérables aujourd'hui : le Mayne des Johan (à 2 km. au sud du Boisset) est un exemple significatif. Le terme Johan est probablement issu du nom "Jean" et dans le terrier de 1538[61], la famille tenancière de ce mayne porte justement le même nom. Le mayne Boyer[62], actuellement sur la commune de Cars, présente le même type d'évolution. Le nom de la famille a donné celui du mayne. La population des campagnes, décimée pendant la guerre de cent ans, a connu une augmentation sensible au cours du XVe siècle. La région de Blaye fut particulièrement touchée par les conflits[63], surtout dans le deuxième quart de siècle (entre 1425 et 1453). Dès 1405, les offensives dans le Blayais se multiplièrent. Les troupes françaises, voulant prendre Blaye afin d'isoler Bordeaux en contrôlant le fleuve, ont utilisé les campagnes environnantes comme zone de retrait et de manœuvres. Le siège de Blaye d'octobre et de novembre 1406 à probablement ravagé le secteur du Boisset, ce dernier se trouvant sur la route de Bourg et donc exposé aux allées et venues des hommes en armes. De plus, les deux épidémies de pestes de 1415 et 1420 ont fini d'affaiblir ce secteur. La population de la seigneurie de Boisset, importante dans la châtellenie de Blaye, a dû chuter fortement au cours du de cette première moitié du XVe siècle. A ce titre, l'hypothèse d'une seigneurie de reconstruction est tout à fait envisageable. Le terme "reconstruction" est préférable à celui de "construction", souvent utilisé pour qualifier la seigneurie de Boisset. En effet, certains éléments permettent de penser que cet ensemble foncier a été "reconstruit" sur les restes d'une structure plus ancienne.

Les services dus par les tenanciers sont identifiables pour chacune des paroisses contenant des tenures dépendant de la seigneurie de Boisset[64]. A coté des redevances "classiques" en nature ou en argent, apparaissent des services rendus sous la forme de travail. Les 49 reconnaissances, identifiables dans la paroisse de Saint-Saturnin de Berson, signalentles clauses suivante :

Pour chacune d'entre elles : livraison de 8 mesures de froment, de seigle, d'avoine, de châtaignes, du vin , 20 gélines, 29 chapons et 2/3 d'un, 17 poules 1/3, en outre 609 sous tournois, 4 deniers 57 ardits 45 quarts, enfin 3000 tuiles et 7 journées de présence avec bœufs et charrettes " s'ils en ont sinon à leurs bras ".

Les 7 journées de présence correspondent à 7 jours de corvées. Le terrier ne donne aucune autre information touchant la nature des travaux exécutés lors des journées. Cependant, outre le travail agricole dans la réserve (encore existante en 1538), il est tout à fait possible de concevoir un travail d'entretien du Boisset. De plus, ce type de service ne correspond qu'au périmètre de la paroisse de Berson, à une exception près : un tenancier de la paroisse voisine, Cars, doit deux jours de travail avec bœuf et charrette *"s'il en a, sinon à son corps"*. Le texte, très précis sur la localisation de ce tenancier, à permis de situer son exploitation au Mayne Boyer[65] qui se trouve tout près du Boisset. Il semble donc que les personnes corvéables vivent dans un espace très précis inscrit à proximité du site fossoyé.

---

[60] Le terme reconstruction est utilisé pour désigner une seigneurie repeuplée après la guerre de cent ans.

[61] A.D.G., 3E terrier, n°68, f. 55v.

[62] A.D.G., 3E terrier, n°68, f. 69r.

[63] HIGOUNET, C., *Histoire de Bordeaux*, Bordeaux, 1963, t.2, p. 455.

[64] Pouyllau (S.), *op cit*, Bordeaux 1998, p.68

[65] A.D.G., 3E terrier, n°68, f. 54r.

Même si la présence d'une réserve seigneuriale, encore active en 1538, semble au premier abord peu probable ; cette structure semble pourtant être une réalité. Elle est validée par la mise en valeur des terres du vallon du Boisset. La persistance d'une telle structure dans un environnement recomposé n'est-elle pas la trace d'une réalité territoriale héritée des siècles précédents. La présence de ces corvées prouve que la mise en valeur du sol dans le Blayais au XVIe siècle s'appuie sur des systèmes anciens. La seigneurie de Boisset en est un très bon exemple.
L'étendue géographique de cette seigneurie dans la châtellenie de Blaye est importante[66]. La zone "d'influence" des Brun de Boisset, au sens géographique du terme, en 1538, permet de comprendre l'intérêt financier du mariage de Jeanne Brun de Boisset avec un descendant des Genouillac-Vaillac. Si la seigneurie de Boisset, dans 90 % de son ensemble, est organisée autour de site fossoyé, une extension signalée par quelques tenures est visible dans la paroisse de Villeneuve. D'autres secteurs, regroupant des tenures de différentes tailles, sont visibles : dans la paroisse de Bayon, au sud du site, et à la jonction des paroisses de Saint-Androny et Saint-Martin d'Anglade. Dans ces deux îlots, les possessions des Brun de Boisset s'apparentent plus à de simples pièces de terre ou de vignes[67] qu'à de véritables exploitations.

Le terrier de 1538 est le seul document accessible complet présentant la seigneurie, d'autres terriers du Blayais contiennent des informations sur la seigneurie de Boisset mais qui n'apportent que peu d'éléments intéressants sur l'organisation seigneuriale. Difficilement lisible dans sa deuxième moitié, le terrier de 1538 permet de d'apercevoir la complexité de la gestion seigneuriale. L'étude d'autres documents similaires, sur d'autres seigneuries, devrait apporter de nouveaux éléments permettant d'affiner cette première approche.

L'examen de ce terrier permet, à l'occasion de cette analyse morphologique et évolutive d'un site fossoyé, de percevoir les liens entre les tenanciers et le pouvoir seigneurial. Dans le cadre de la seigneurie de Boisset même si son "image" est tardive, en comparaison de l'émergence du lignage, les liens n'ont pas été uniquement de nature fiscale. A ce titre, l'origine de la seigneurie, même si elle reste difficile à découvrir, semble très ancienne. André DEBORD propose la fin du XIIe siècle comme date extrême pour le lotissement de la réserve seigneuriale et la fin des corvées dans les pays des Charentes et en Saintonge. La persistance d'anciennes structures, malgré une re-modélisation des cadres de vie à la fin de la guerre de cent ans, semble encore être une réalité pour les tenanciers de la seigneurie de Boisset, au milieu de XVIe siècle. Leur participation à l'entretien du site (dont l'aspect est proche du celui d'aujourd'hui) est tout à fait envisageable. Les traces archéologiques et les données topographiques visionnées grâce à la modélisation virtuelle ont permis d'entrevoir l'existence de structures de pierres sur les flancs des fossés, consolidant ainsi le maintien la plate-forme. La mise en place de cette ceinture de pierres pouvait tout à fait entrer dans le travail des corvéables.

Période n°3 : 1700 – 1765
Du Boisset médiéval au Boisset moderne : le basculement des circulations et transformation des volumes.

Aucune étude globale n'a été effectuée sur le lignage des Genouillac-Vaillac dans le cadre du recensement de leurs biens. Le Boisset fut probablement la résidence secondaire de cette famille. En effet, les travaux de Courteault[68] sur l'histoire du Château Trompette de Bordeaux tant à prouver que le Boisset était utilisé comme lieu de villégiature. Aucun autre élément n'est accessible en ce qui touche la morphologie du site fossoyé. Il est probable que le

[66] Voir, en annexe, les cartes de la seigneurie de Boisset.
[67] Voir, en annexe, la base de données sur la seigneurie.
[68] COURTEAULT, *Histoire du Château Trompette*, Bordeaux, 1945, p. 86.

Boisset est subit quelques aménagements intérieurs. Il faut attendre près d'un siècle pour retrouver trace de la famille Genouillac. Le descendant du premier Vaillac bordelais est Jean-François de Gourdon de Genouillac, comte de Vaillac (1645-1696)[69]. Marié à Anne de Cambout(qui décède en 1693), ils sont dans l'impossibilité de régler de nombreuses dettes[70] virent l'ensemble de leurs biens saisis en 1683[71] et mis en vente. Les biens des Vaillac étaient alors très important en Guyenne. Ils étaient formés du Boisset , du château de Puynard (Berson), de la seigneurie de Rameffort (Médoc), du Grand Puch (à Saint-Germain), du château Olivier (à Léognan), du château de la Barrière (à Anglade), de Vaillac, et de Lagorce. Entre 1683 et La fin du Premier quart du XVIIIe siècle il semble que le Boisset ne fut pas habité, il disparaît des textes et des actes. Il se dégrada rapidement et le nouveau propriétaire qui l'achète en 1728 acquiert en fait une véritable ruine.

Le 30 août 1728[72], une convention de partage des biens fut établie entre Louis, duc de Saint Simon[73] et Jean-François Tournier. Le premier se faisant adjuger les biens du Blayais et l'autre ceux du Quercy[74]. L'ensemble des biens coûta 130000 livres à Louis de St Simon qui dut s'endetter de nouveau pour payer le vendeur. Pour le Blayais, les biens regroupent la maison noble du Boisset et de Pugnand à Berson, de la Barrière à Anglade, de la seigneurie d'Etauliers, dit le petit Boisset, et la maison noble de Plassac[75]. Peu de choses restent cependant dans la succession de Louis de St-Simon. En effet la somme totale des réparations s'élevait à plus de 40%[76] du coût total de la vente. Le 5 décembre 1741[77] le Boisset fut vendu à M. Etienne-Jean de la Faye d'Ambérac. Il est probable que St Simon ne vit jamais le Boisset. Son passage à Blaye en 1721 ne dura en fait que quelques jours.

La génération suivante de propriétaire fut très importante pour le Boisset. Elle entraîna de grande modification dans l'aménagement du site fossoyé. La fille d'Etienne-Jean de la Faye d'Ambérac, Madeleine, hérita du Boisset en 1761. Son mariage avec M Bernard de Bonnevin, probablement la même année, eu pour conséquence la réhabilitation complète du Boisset. La famille Bonnevin habitat le site jusqu'en 1846. Il fut vendu à M. Dominique Favreau, maire d'Anglade de 1835 à 1863, qui transforma à son tour la configuration du Boisset. En 1914, la famille Pujo acheta le site. M. Robert Pujo est l'actuel propriétaire du Boisset.

Les volumes intérieurs : espaces et circulations transformés.

Logis n°1

Le site est composé de deux logis dont un est en retour d'équerre[78]. Le premier d'entre eux, encore habité actuellement, mesure en longueur 28,70 mètres et en largeur 13,60 mètres.

---

[69] COURTEAULT, *Histoire du Château Trompette*, Bordeaux, 1945, p 87.

[70] COUTURA, J., In *Cahiers Saint-Simon*, Paris, 1983

[71] A.N. 353 AP 98, n°14, 15 ,17

[72] A.N. 353 AP 98, n°22

[73] Louis de Saint Simon hérita de la charge de Gouverneur de Blaye, en effet Claude de Rouvroy fut gouverneur de 1630 à 1693. Son fils fut en fait absent du Blayais.

[74] A.N. Minutier central, XCIX, rep. III.

[75] A.N. 353 AP 112, n°3 et 4.

[76] COUTURA, J., In *Cahiers Saint-Simon*, Paris, 1983. Johel COUTURAS estimait à 30%, du prix d'achat, le coût des réparations, il semble que cette variable eut été plus importante après examen du fond La Force.

[77] A.N. 353 AP 93, n°15.

[78] Voir, en annexe, les photos du site.

Pour faciliter la compréhension, il sera nommé "logis n°1[79]". Composé de deux étages et d'un grenier non aménagé, il est divisé en deux parties dans le sens de la longueur[80]. Deux tours, l'une carrée et l'autre hexagonale, sont jointives au logis n°1. La tour carrée se trouve sur le mur orienté au Nord-Ouest du volume, la tour hexagonale sur la façade sud. Les deux étages qui composent cette partie du bâti rassemblent vingt pièces. Dix sont aujourd'hui habitées.

Le relevé topographique du site réalisé par Christian Martin[81] a généré la matière première permettant de restituer les éléments actuels sous la forme de fichiers informatiques qui, assemblés selon telles ou telles hypothèses, forme les restitutions en trois dimensions. A partir du relevé, certains éléments[82] ont été restitués et stockés dans une base de données.

Volume L1-A1

Occupé actuellement par une cuisine, ce volume mesure 8, 25 mètres sur 4,30 mètres. Les structures d'une ancienne cheminée occupant toute la largeur de la pièce confortent l'hypothèse de la présence d'une cuisine moderne. La description de mars 1729[83] valide également cette possibilité : la cheminée occupait toute la largeur du volume. Le conduit est encore visible dans le grenier, au-dessus de cette pièce. Le foyer, formé par une maçonnerie partiellement conservée se trouve en dessous du niveau intérieur et extérieur actuel. Le manteau de l'âtre, supporté autrefois par une poutre importante aujourd'hui disparue, occupait également toute la hauteur de la pièce.

Volume L1-A2

Le volume suivant, aujourd'hui la pièce de séjour principal, est relativement difficile à analyser. Relativement important, il mesure 8,10 mètres sur 6,90 mètres. Juxtaposé à la cuisine, il constitue l'une des unités majeures du logis n°1. En effet, couplé avec les deux autres salons du rez-de-chaussée, il occupe l'une des bases du plan du Boisset, durant l'époque moderne. Si l'ancienne cheminée n'a pas été conservée, les deux poutres maîtresses encore en place peuvent être un élément de datation très intéressant. Les futures analyses dendrochronologiques effectuées sur ces éléments permettront sans doute d'avancer un jalon chronologique absolu. D'après les premières estimations, il est probable que ces deux poutres datent d'avant le XVIIIe siècle. Ce qui n'est pas sans poser des interrogations en ce qui concerne la construction de cette partie du logis n°1. Dans cette section, sur les deux étages, il faut noter la présence des poutres de grandes tailles, douze au total. Mesurant en moyenne près de 7 mètres, elles représentent une étape importante dans la construction du Boisset. La forte utilisation du bois, à l'intérieur des volumes du logis n°1, permet de comprendre la richesse du secteur en arbres de grande taille. L'étude de ces structures fera l'objet d'analyses particulières.

Le sol est couvert de carreaux de grandes tailles correspondant à la dernière campagne de travaux de l'époque moderne (voir plus bas). La surface présente, dans un des coins, une structure rectangulaire surélevée de 10 cm. Attestant la présence d'un évier - dont l'emplacement est encore visible entre cette pièce et la cuisine, il permettait d'éviter que l'eau entre en contact avec le reste du sol. Formé de deux grandes dalles de pierre, ce type de

[79] La localisation des pièces sera indiquée quant à elle de la manière suivante : L1 pour "logis n°1", les pièces sont inventoriées grâce à des lettres et des chiffres (voir le plan en annexe VI) : A1 pour la cuisine du rez-de-chaussée, B pour le premier étage, etc.

[80] Voir, en annexe, les plans du logis n°1.

[81] Architecte à Libourne.

[82] La réflexion sur les éléments « à restituer » d'un habitat afin de mieux comprendre son organisation est en cours à l'UMR AUSONIUS entre historiens et archéologues.

[83] A.N., AP 353, 98, n°5. Le texte de la description est édité dans les *Cahiers St-Simon*, n°11 Années 1983, p.50.

construction est encore visible de nos jours dans les maisons anciennes (dans le Béarn ou en Saintonge par exemple).
Les ouvertures de ce volume sont toutes contemporaines. Probablement ouvertes par la famille Favreau au XIXe siècle, seule la porte d'entrée date peut-être de la période Bonnevin (après 1760).

Volume L1-A2 bis

Accessible depuis la pièce précédente, le rez-de-chaussée de la tour carrée mesure 4,02 mètres en longueur et 2,65 mètres en largeur. Les murs ont une épaisseur de 1 mètre. Ils sont les plus importants du logis n°1. Le sol est entièrement pavé de carreaux moyens (10 cm de côté). Le plafond de ce volume présence une forme particulière en berceau irrégulier[84]. L'enduit ne permet pas d'en comprendre la structure, qui est unique sur l'ensemble du site. Une poutre est à signaler sur le mur opposé à l'entrée, au niveau du plafond. Sa position et son utilisation ne sont pas déterminées actuellement. La possibilité l'un système de latrines, probablement moderne, est à envisager.
Les ouvertures sont très étroites, de loin les plus fines de tout le site. Leurs formes se rapprochent plus, sur le plan morphologique, d'ouvertures à buts militaires (meurtrières, archères) qu'à de simples fenêtres médiévales. Il est curieux qu'aucune de ces dernières n'ait retenu l'attention des historiens qui sont venus sur le site. La porte, donnant sur l'extérieur est d'époque contemporaine.

Volume L1-A3

Formant aujourd'hui un couloir entre la tour hexagonale et l'escalier permettant d'accéder au premier étage, ce volume fut créé au cours des travaux effectués par M. Bernard Bonnevin en 1763-1764[85] (voir plus bas). Le pavement est le même que celui de la pièce qui fait office de séjour actuellement (L1-A2).

Volume L1-A3 bis

Le rez-de-chaussée de la tour hexagonale présente une surface intérieure circulaire d'un diamètre de 4,20 mètres. Le sol est également le même que dans le couloir précédemment vu. Les ouvertures sont contemporaines, du moins pour la porte. Une seule fenêtre est aujourd'hui visible.

Volume L1-A4

Réaménagé au XIXe siècle par la famille Favreau, le "premier salon" du Boisset mesure 5,90 sur 6,90 mètres. Cette pièce possède une ancienne porte dans l'un de ses murs. Cette ouverture, aujourd'hui obstruée, est large d'un mètre. Son seuil n'est pas en relation avec le plancher du salon. Sa hauteur est de 1,6 mètres. Elle est difficilement analysable si ce n'est dans l'optique d'une structure hétérogène au logis actuel.

---

[84] Voir, en annexe IV, les photos intérieures.

[85] Cette campagne de travaux a pu être datée, en l'absence de texte, grâce au recoupement des descriptions (COUTURA, J., In *Cahiers Saint-Simon*, Paris, 1983) du site. De plus, au cours du XVIIIe siècle, seule la famille Bonnevin à le pouvoir financier de faire des travaux dans le Boisset. Ils sont d'ailleurs les seuls à y être resté pour y vivre quotidiennement.

Le propriétaire actuel a découvert, lors de travaux d'assainissement sous le plancher, un sol de terre battue à une profondeur de 30 cm. Ce nouveau niveau a été confirmé par la mise à jour en juin 1998 de la base inférieure d'une ancienne ouverture se trouvant à la verticale de la fenêtre actuelle[86]. Cette ouverture est ancienne et de morphologie différente par rapport à celle qui se trouve au-dessus. D'après M. Robert PUJO, propriétaire des lieux, chaque fenêtre en place possède à son aplomb une base d'ancienne ouverture. Les niveaux et les ouvertures, dans le cadre de la modélisation finale seront mis en perspective. Les murs actuels sont en effet construits sur une assise différente. Cette construction, plus ancienne, semble totalement différente de la structure ancienne.

Volumes L1-A5 et A5bis

La dernière grande pièce du rez-de-chaussée ne présente aucun élément majeur si ce n'est également la présence d'une base de fenêtre similaire à celle du premier salon[87]. La cloison de séparation entre ces deux pièces est contemporaine. En revanche, le mur entre la pièce précédente et celle-ci est un élément majeur pour l'ensemble de la construction. Il est décrit dans la description de mars 1729, comme étant une muraille.
Une poutre maîtresse, équivalente à celles de la salle de séjour tout en paraissant plus travaillée sur le plan de la taille, est à signaler.
Le plancher est très récent. Il permet de comprendre que pour les secteurs L1-A4, A5 et A5bis, les transformations modernes des volumes du site ont été très nombreuses.

Volume L1-A7

Le Boisset est caractérisé par la présence d'une salle comportant un autel. Communément appelé la "chapelle", cette salle fait partie du deuxième ensemble caractérisant le logis n°1. D'une longueur de 8,30 mètres sur 4,10 mètres de large, elle est morphologiquement différente des volumes présentés ci-dessus. Le sol actuel est en terre battue. Cependant, plusieurs pavements se sont succédés sur le sol de cette chapelle[88]. Le plafond est probablement récent. Il est commun à toutes les pièces correspondant à la seconde moitié du logis n°1. Les poutres, de moyennes dimensions, seront cependant analysées afin d'obtenir un jalon chronologique absolu. La pierre d'autel est massive. Une piscine a été installée dans le mur de soutien entre le volume L1-A5bis et la pièce de la chapelle.
A l'opposé de l'autel, au pied de l'autre mur le propriétaire des lieux a mis à jour en 1974, lors de l'installation d'une chaudière, plusieurs structures maçonnées en sous-sol. Deux murs, formant un angle de 90° degrés, sont visibles à l'aplomb de la construction actuelle sur une puissance de 120 cm. La tranchée présente de l'autre coté plusieurs niveau de pavements[89].
Du même côté, à l'angle opposé, dans une maçonnerie se détachant du mur actuel, un départ de section de voûte est visible[90]. Il est en relation avec la pièce voûté, souterraine, du volume suivant.

Volume L1-A8

[86] Voir, sur le cédérom, la modélisation tridimensionnelle.
[87] Voir, sur le cédérom, la modélisation tridimensionnelle.
[88] Voir, en annexe IV, les photos intérieures.
[89] Voir, en annexe IV, les photos de l'ouverture réalisée par le propriétaire.
[90] Voir, sur le cédérom, la modélisation tridimensionnelle.

La pièce de la chaudière est l'une des plus intéressante sur le plan archéologique[91]. Elle est de même type que le volume précédant (L1-A7) en ce qui concerne la partie supérieure. D'une longueur de 5,20 mètres sur une largeur de 4,10 mètres cette salle possède une porte probablement ouverte au cours de la période Bonnevin. Cependant, la découverte en 1974 par M. Pujo d'une maçonnerie souterraine laisse entrevoir la possibilité d'une pièce voûtée à cet endroit là. Le claveau, dont il ne reste que le sommier, semble avoir été arasée pour permettre la construction de la salle actuelle. Seul l'intrados de l'arc est aujourd'hui visible. La longueur de la section de mur souterrain mise à jour est de 2,10 mètres. Il semble que l'ensemble de cette maçonnerie couvre l'ensemble de la longueur de la pièce : soit cinq mètres (Les murs actuels "en surface" ne correspondent pas obligatoirement avec les structures du sous-sol). L'autre sommier, qui devrait être positionné à l'opposé de celui découvert, n'est pas visible[92]. Le sol est recouvert d'un pavement de petits carreaux (12 cm de côté).
Le mur, séparant ce volume est le suivant, est le plus épais du Boisset. Il s'agit de deux murs accolés qui contenait autrefois un réservoir d'eau en pierre, destiné à l'alimentation d'une fontaine installée dans le premier salon. Ce mur à une largeur de 1 mètre du coté extérieur et de 1,10 du côté interne du logis n°1.

Volume L1-A9

La section A9 du logis n°1 est inaccessible aujourd'hui. Elle correspond au volume se trouvant sous l'escalier actuel. Cependant, l'ensemble de cette ancienne pièce est important dans l'agencement ancien du site. L'entrée moderne était probablement installée dans cette pièce. Le sol est recouvert d'un grand carreau dans sa partie visible. Cet espace a été modifié de nombreuses fois.

Volume L1-B1

Ce volume ne présente pas de particularités intéressantes. Il faut noter la présence, dans le mur médian de cette pièce et de la suivante (L1-B2), d'une ancienne porte aujourd'hui murée. Le texte de mars 1729 l'atteste[93]. Le carrelage est de grand taille. Les ouvertures sont modernes, probablement de l'époque Bonnevin[94]. Une cheminé a été ajoutée à la fin de la période Bonnevin.

Volume L1-B2

La salle mesure 8,15 sur 7 mètres. Le sol est recouvert de carreaux de taille moyenne, qui sont cependant différents de ceux de la salle qui se trouve à sa verticale (voir L1-A2). Deux poutres de grandes dimensions portent le plafond. Longues de 7 mètres et larges de 35 cm, elles sont similaires, en apparence, de celles des volumes L1-A4 et L1-A5. Sur l'ensemble du premier étage, comme au rez-de-chaussée, il faut noter la présence de ces poutres qui

[91] Cette pièce n'est pas clairement visible dans la description de mars 1729. Il semble que l'ensemble de ce secteur ait été organisé différemment. Il possible que la partie voûté fut alors totalement recouverte et donc non visible.
[92] Voir, sur le cédérom, la modélisation tridimensionnelle.
[93] A.N., AP 353, 98, n°5. Le texte de la description est édité dans les *Cahiers St-Simon*, n°11 Année 1983, p.50.
[94] De 1761 à 1848.

semblent homogènes dans leurs dispositions. La fenêtre est d'époque contemporaine, probablement réaménagée par la famille Favreau au cours du XIXe siècle. En effet, la description de mars 1729 indique l'emplacement d'une ouverture au même endroit.

Volume L1-B2 bis

Correspondant au premier étage de la tour carrée, cette pièce n'est pas habitable actuellement. L'espace mesure 4 mètres de long sur 2,65 mètres de large et le plancher est en très mauvais état. L'ouverture dans le mur orienté au sud se rapproche plus d'une porte que d'une simple fenêtre[95] : sa largeur est de 1 mètre.

Volumes L1-B3 et B3 bis

Ces deux espaces sont respectivement le couloir et la pièce ronde aménagée dans la tour hexagonale. Le couloir ne présente aucun intérêt à part ses portes donnant sur l'escalier actuel. Les panneaux sculptés ont longtemps été considérés comme anciens[96]. Les analyses dendrochronologiques permettront de dater définitivement l'ensemble. Il semble cependant que les encadrements des portes soient différents des panneaux. La pièce aménagée dans la tour ronde n'offre aucun détail intéressant pour la description du premier étage[97].

Volumes L1-B4, B5, B6

Les salles suivantes semblent être d'époque moderne. Elles ne contiennent pas d'éléments remarquables. La chambre L1-B4 est cependant marquée par une fonction très importante dans l'organisation du Boisset (voir plus bas). La décoration date de l'époque du directoire. La présence de poutres, identiques à celles du volume L1-B2, est à noter. L'espace L1-B6 est aménagé dans la pièce L1-B5. Elle communique avec la pièce L1-B7 par une porte ayant une morphologie très différente qui est unique dans tout le site. Plus petite, cette ouverture est cependant très profonde à cause de la largeur du mur médian qui traverse l'ensemble du logis n°1.

[95] Voir, en annexe IV, la photo de façade.

[96] A.D.G., Fond Saint Saud, 9J 242.

[97] Il semble en effet que les transformations récentes de XIXe et XXe siècles ont totalement occulté les structures et aménagements anciens.

Volumes L1-B7, B8, B9, B10

La pièce L1-B7 présente dans chacun de ses angles une déformation prenant l'apparence d'arrondis. Cette particularité est visible dans la pièce se trouvant juste au-dessus, dans le grenier (voir le point suivant). La porte qui relie ce volume au logis n°2 est probablement d'époque moderne, elle est signalée dans la description de mars 1729. Elle a peut-être également une importance plus ancienne dans la jonction entre les deux corps de logis. Cela reste cependant flou par manque de données antérieures au XVIIe siècle. L'espace L1-B8, de taille réduite, comporte une fenêtre qui fut sans doute une ancienne porte (voir plus bas).
Le couloir L1-B10 est formé par une cloison séparant l'espace L1-B9. Il comporte deux placards. En réalité, Il s'agit là de deux portes - murées aujourd'hui - donnant accès à la pièce L1-B4. La chambre L1-B9 est carrelée. Elle comprend une cheminée probablement installée au XIXe siècle[98].
Le palier de l'escalier actuel est situé en zone L1-B10. Aucune particularité n'est à noter si ce n'est une inscription dans le mur mitoyen de la chambre L1-B1 et mentionnant une date : 1764.

Volumes L1-C1, C2 et C3

Correspondant au grenier du logis n°1, les trois ensembles sont inhabitables aujourd'hui. Le volume principal, L1-C1, couvre l'ensemble de la surface du logis n°1, moins les tours qui y sont accolées. Respectant les grandes structures du corps de logis principal il est compartimenté en deux pièces. L'une étant à la verticale du groupe " cuisine - chapelle " (L1-A1, L1-A7), l'autre se trouvant au-dessus de l'ensemble " salle de séjour - second salon " (L1-A2, L1-A6). Il faut noter la présence, sur la partie correspondant au binôme " cuisine - chapelle ", de trous d'entrait sur les deux cotés du mur. La charpente est commune aux deux ensembles. Bien que probablement récente – elle ne date vraisemblablement pas d'avant le XVIIIe siècle - elle contient des éléments plus anciens. Des poinçons en épi de faîtage semblent avoir été réutilisés dans la structure aujourd'hui en place. Les analyses dendrochronologiques permettrons d'affiner la datation des éléments. Les charpentes des deux tours sont différentes sur le plan de la construction. Celle de la tour hexagonale semble appartenir au XVIe siècle et celle de la tour carrée demande une analyse plus fine. Elle n'a pas été datée à ce jour. Il faut noter la présence, dans cette même tour, d'un ancien pigeonnier. La pièce de la tour hexagonale présente une couronne de mâchicoulis[99].

Le Logis n°1 est fort complexe. Il fut souvent transformé ce qui complique son étude. Souvent, la tour hexagonale a été la seule à retenir l'attention des historiens notamment GUILLON et ROUDIE. Il en est de même pour le logis n°2.

[98] Cette cheminée n'est par repérable en mars 1729.
[99] ROUDIE, Paul., *L'activité artisanale à Bordeaux, en bordelais et en bazadais de 1453 à 1550*, Bordeaux, 1975.

Logis n°2

Plus simple dans sa configuration, ce volume est cependant très intéressant sur le plusieurs plans. Il est en position de retour d'équerre, par rapport au logis n°1. Moins haut que le premier, il mesure 18 mètres sur 5,52 mètres. Il est composé de deux étages non habitables actuellement.
Le rez-de-chaussée est occupé par une grande salle de 13 mètres de long, sur 5,50 mètres de large. Le sol est en terre battue. La salle possède des ouvertures murées sur le côté Est du site. La particularité de l'ensemble est qu'il englobe, dans son espace, une ancienne tour ronde aujourd'hui en partie écroulée qui comprend une bouche à feu tardive. Elle date peut-être du XVIe siècle. L'ensemble de la construction encore en élévation représente 30 % de la tour d'origine.
Le premier étage est une salle de 15 mètres en longueur et de 5,55 mètres en largeur. D'anciennes fenêtres, datant de périodes différentes, car imbriquée les une dans les autres, sont visibles bien qu'étant murées ; les ouvertures sont visibles[100] à la fois du côté interne et externe du bâtiment. La charpente ne semble pas être très ancienne. Elle ne correspond pas avec les marques de l'ancienne structure. Le sol est recouvert de carreaux de moyenne taille. Il est cependant très abîmé. La micro toponymie de cette salle est intéressante. Dans les textes du XVIIe et du XVIIIe siècle, ce volume est appelé " salle des gardes " ou " tribunal ". Encore aujourd'hui, la tradition orale a gardé l'appellation. D'ailleurs, la tour imbriquée dans ce logis fut souvent nommée, dans l'ouvrage de Guillon par exemple, par le mot " prison ". Bien que cela n'ait eu probablement aucune réalité concrète, il est important de souligner le fait.
Le logis n°2 est très difficile à détecter dans la description de mars 1729[101]. Cependant il reste le second élément important dans le site fossoyé dont il faut présenter, à ce stade de l'étude, l'organisation externe tout en restant dans l'anneau.

[100] Voir, en annexe, les photos du site.
[101] A.N. 353 AP, 98, n°5. Le texte de la description est édité dans les *Cahiers St Simon*, n°11 Années 1983, p.50.

L'organisation du site fossoyé.

Le site du Boisset est un site complexe. Outre les deux corps de logis décris ci-dessus, La plate-forme regroupe plusieurs éléments architecturaux importants. Ils font partis de l'environnement proche et interagissent avec les bâtis principaux. Juxtaposés à des éléments récents (XVIIIe et XIXe siècles) des structures plus anciennes sont visibles.

Secteur E1

L'espace E1, qui correspond à la zone Nord-Ouest du site, regroupe plusieurs éléments liés à la défense du site. Le pont au-dessus du fossé est la première structure repérable. Il ne présente aucune particularité si ce n'est dans sa maçonnerie centrale. Les propriétaires du site ont au cours de l'été 1997 découvert une morphologie différente des matériaux. Elle est visible entre les deux côtés du pont délimitant ainsi deux structures distinctes et juxtaposées. Le pont semble antérieur au XVIIIe siècle. Il est signalé dans la description de 1729 ainsi que dans les actes de vente de 1741[102].

Le second élément est une tour ronde d'enceinte. Comportant actuellement deux étages, le toit ancien n'a pas été conservé. Trois bouches à feu, que M. ROUDIE estime appartenir au XVIe siècle, y sont visibles. La tour fait partie d'un ensemble homogène constitué en outre d'un mur de courtine également flanqué de bouches à feu et d'une autre tour d'angle[103]. Les deux tours et le mur de courtine sont confondus avec les écuries dont les maçonneries de base datent d'avant le XVIIIe siècle[104] (voir plus bas), bien que transformées au XIXe siècle par la famille Favreau. Ce bâtiment mesure 26,5 mètres sur 8,5 mètres. Le mur de courtine semble déjà être ancien au XVIIIe siècle[105].
Le secteur E1, regroupe également un ancien four à pain[106], détruit aujourd'hui et une ancienne dépendance, abritant un bougeoir en très bon état de conservation. Le mur de courtine a totalement disparu dans la zone Nord de la plate-forme.

Secteur E2

Le élément principal de cette zone est le pont d'entrée actuel. Large de 5 mètres il franchi le fossé dans sa portion Sud. Les fondations de deux petites tours sont visibles au sommet de la contrescarpe, de chaque côté et accolées au tablier du pont. L'ensemble formait peut-être un petit châtelet d'entrée. La description de 1729 a longtemps brouillé les cartes sur ce point. La relecture du texte et sa mise en rapport avec la modélisation informatique de la structure générale du site fossoyé, a permis de comprendre que l'entrée décrite dans le texte n'était pas celle d'aujourd'hui, malgré la présence de structures complexes qui paraissaient évidentes (voir plus bas).

---

[102] A.N. 353 AP 96, n°20

[103] Voir, en annexe, les photos du site.

[104] Cet ensemble semble être en ruine lors de l'inspection de 1729.

[105] A.D.G., 3E terrier n°68, f. 18v.

[106] Voir, en annexe, le plan du site. Il est attesté pour l'époque moderne dans le texte de 1729 (A.N. 353 AP, 98, n°5. Le texte de la description est édité dans les *Cahiers St Simon*, n°11 Années 1983, p.50.)

Secteur E3 et E4

Les deux dernières zones de la plate-forme ne contiennent pas, à part le corps de logis n°2 décrit dans le paragraphe précédant, de volumes en élévation[107]. Le fossé n'existe plus dans ces deux secteurs. La partie E4 présente cependant des fondations affleurant actuellement dans la cour intérieure[108] du site.
L'organisation des structures semble confuse au premier abord. Le plan général de l'anneau présente un déséquilibre important. Les deux corps de logis sont exclusivement positionnés sur la partie Nord de la plate-forme[109]. La portion sud du site est, quant à elle, actuellement vide de toute construction. L'espace non bâti représente plus de la moitié de la surface totale. Il est possible de l'estimer à 55%. La rupture est nettement visible sur le plan. Elle passe par une ligne orientée nord-ouest / sud-est. De nombreuses hypothèses peuvent être avancées.
Cette morphologie est peut-être le résultat d'une destruction des structures, datant de la fin de l'époque moderne. Le site être devant moins important après l'occupation des Genouillac-Vaillac, il est possible que, laissé à l'abandon pendant près d'un demi-siècle, il se soit fortement détérioré sur sa partie Sud-Ouest. Ainsi, la famille Bonnevin (qui habite le site contrairement à St Simon) a pu, lors du réarrangement du site, fait détruire la partie écroulée. Cependant, les bâtiments de cette dernière - qui ont existé - ne sont pas mentionnés dans le texte de mars 1729.
Tout autrement, le Boisset a pu être entièrement reconstruit sur la partie Nord de la plate-forme. Les traces souterraines (voir plus haut) deviennent alors les éléments d'un Boisset plus ancien, antérieur aux logis actuellement visibles et dont l'organisation dans l'espace pouvait être totalement différente de l'aménagement actuel.
L'absence de fossés dans la section orientale du site, entraîne également de nombreuses questions dont la plus importante est celle de la présence de douves dans cette partie Est. Deux éléments de réponses : Le seul document d'archives validant la possibilité de l'installation d'un fossé circulaire est sans aucun doute la carte levée par MASSE en 1723[110]. A cette date la présence d'un fossé ne fait aucun doute. L'étude des façades des logis n°1 et 2 dans cette zone ne permet de relever aucune construction pouvant servir de fortification. Or il est clair, le côté situé à l'Ouest prouve clairement, ainsi que le texte de mars 1729, que la défense du site devait être importante. Il devait y avoir un système de courtine installé tout autour des corps de logis. De plus, une déclinaison, extrêmement légère, est visible au milieu du prè occupant actuellement ce secteur. Il s'agit peut-être là de la marque de passage de l'ancien fossé. Des sondages géologiques de faible profondeur permettraient peut-être d'affiner les hypothèses.
L'organisation du Boisset - même si elle semble relativement tardive - est dans tous les cas liée à défense du site. M. ROUDIE a proposé dans sa thèse[111], l'idée d'une reconstruction de l'ensemble du site dans la seconde moitié du XVe siècle. Les bouches à feu du mur de courtine et les deux tours rondes d'angles permettent effectivement d'avancer cette date. Cependant, certains éléments, tels ceux découverts à partir de 1974 (voir les volumes L1-A7 et L1-A8) par le propriétaire, valident l'hypothèse d'une organisation antérieure différente. L'aménagement de l'espace fossoyé a pu être totalement différent, principalement dans l'orientation des bâtiments. Il est possible, après analyse des premiers relevés topographiques encore en cours, d'entrevoir la présence de structures orientées Nord-Sud à l'inverse du site actuel. Les sondages archéologiques permettront sans doute d'affiner cette hypothèse. Il est

[107] Voir, en annexe, les photos aériennes du site. Le déséquilibre dû à l'absence de fossé dans la partie Est du site est très visible.
[108] Voir, en annexe, les plans.
[109] Voir les plans et les photographies aériennes
[110] Voir en annexe, les cartes anciennes.
[111] ROUDIE, Paul., *L'activité artisanale à Bordeaux, en bordelais et en bazadais de 1453 à 1550*, Bordeaux, 1975.

intéressant de noter que l'organisation moderne d'un site, seule visible aujourd'hui, présente également une disposition différente dans des niveaux nettement inférieurs. Ces couches sont peu être plus ancienne.
L'organisation extrêmement complexe du Boisset semble être relativement « récente ». Les aménagements (voir plus bas pour le détail) actuel datent de la fin du XVIIIe siècle. Ainsi, le Boisset originel, dont l'approche paraît impossible dans sa globalité et dans sa morphologie, est sans doute beaucoup plus vieux que les estimations déjà avancées. Si les structures actuelles ont été mises en place entre 1450 et 1500 il est possible qu'elles aient été construites sur des éléments déjà existant, validant ainsi l'hypothèse de M. ROUDIE. L'organisation antérieure a pu être totalement différente ou bien la reconstruction a repris, du moins dans de grandes lignes, les structures anciennes.
L'organisation de l'habitat du Boisset, comporte donc deux périodes bien distinctes, la première datant d'avant le XVe siècle, la seconde venant jusqu'à nos jours.

La défense de la maison forte

L'analyse de la défense du Boisset doit être menée sur deux plans à la fois. Le retour au texte de description, en l'occurrence celui du 2 mars 1729[112], est le premier point à travailler. Il faut ensuite le confronter à l'observation stricte du site[113].

La défense du XVIIIe siècle : l'héritage du passé.

Le Boisset présente, avant les transformations de la fin du XVIIIe siècle, des éléments de défense importants entrant en décalage avec les systèmes de protection des maisons fortes de petites envergures. La description du Boisset datée du 2 mars 1729 permet de localiser plusieurs structures de défense.

L'entrée fortifiée.

L'entrée du site en 1729 n'est pas celle d'aujourd'hui. La relecture de ce texte et la réalisation de la modélisation informatique a permis de restituer la position du corps de garde permettant l'accès à la plate-forme. L'entrée du site était installée au Nord-Ouest de l'anneau. Relativement imposante, elle était formée d'un corps de garde avec tours surmonté d'un pavillon. La tour ronde située dans le secteur E1, à côté du pont d'accès Nord, faisait peut-être partie de cet ensemble. Cette hypothèse est validée par le dessin du site sur la carte levée par MASSE en 1723. L'entrée actuelle (au Sud) ne fait que reprendre, dans des proportions moins importantes, l'ancienne entrée ouverte vers le nord le chemin montant vers le secteur de Comarque.
Probablement fortifié, ce pavillon, qui contenait une fauconnière[114], autre élément de prestige pour une maison forte, était fermé par un pont-levis qui était encore visible au moins jusqu'en 1741[115]. Il ne reste cependant aucune trace de cet ensemble.
La mise en place d'un petit châtelet en guise d'entrée, confirme l'importance du Boisset et de sa position. Une telle construction ne devait pas avoir seulement des fonctions de prestige.

[112] A.N. 353 AP, 98, n°5. Le texte de la description est édité dans le *Cahiers St Simon*, n°11 Années 1983, p.50.

[113] L'analyse de la défense du Boisset, livrée ici, a été confronté à un modèle informatique en trois dimensions. Permettant ainsi de matérialiser les hypothèses de travail. L'essai de modélisation présentée dans le cédérom nommé « Boisset Virtuel » résume le travail d'analyse. A ce propos et afin de mieux comprendre le travail réalisé avec le langage de modélisation VRML (Voir troisième partie), le site internet du SIRA présente la méthodologie d'approche sur la réalité virtuelle.

[114] A.N., 353 AP 98, n°15 fo. 4r

[115] A.N., 353 AP 98, n°16 fo. 6r

Elle correspond également à une vulnérabilité de la zone Nord au-delà du fossé du Boisset. La fortification du flan septentrional de l'anneau fossoyé était également marquée par un mur de courtine très épais portant l'appellation « muraille » en 1741[116]. De plus, à l'opposé de l'entrée était juxtaposée deux tours, l'une ronde, l'autre carrée, qui sont décrites en 1729 et apparemment en place jusqu'en 1832[117].

Les deux tours du logis n°2

Composé d'une tour ronde et d'une carrée, cet ensemble apporte la preuve d'un angle de fortification renforcé. En effet toute la partie Nord du site est dominé par des terres plus élevées, représentant ainsi une menace directe sur le Boisset. Des deux tours composant cette association[118], seule la tour ronde est encore partiellement conservée car englobée dans l'extrémité Nord du corps de logis n°2. Déjà en ruine en 1729 il semble que la famille Bonnevin ait fait raser la tour carrée après 1832. La seule trace visible est peut-être inscrite dans le mur du logis n°2[119].

Les autres tours rondes

Les tours rondes sont au nombre de six. Trois sont encore visibles aujourd'hui, les autres ont été localisés grâce à l'outil informatique et la relecture des textes. Les tours existantes semblent dater de la reconstruction du XVe siècle. Cependant en 1729[120] elles sont en très mauvais état, ce qui explique peut être que leurs toits ne correspondent en rien aux couvertures originales. Elles possèdent toutes des trous de boulin. La tour n°1 (voir les plans en annexe) a été extrêmement remaniée et ne présente que peu d'éléments anciens. La tour n°2 possède trois bouche à feu et des latrines au rez-de-chaussée de la tour. La position relativement basse de ces structures semble indiquer à l'origine un niveau de sol inférieur à celui d'aujourd'hui. La tour n°3 est celle englobée dans le logis n°2, le pan de mur restant contient encore une bouche à feu (voir le point suivant).
Trois autres tours rondes ont été cependant localisées autour de l'enceinte du Boisset. La première était installée en position jumelle de la tour n°2, elle faisait partie du corps de gardes de l'entrée[121]. Il est probable que l'ancien four à pain situé dans le secteur E1 a été construit sur les fondations de cette tour. La cinquième tour peut être localisée, grâce aux textes de 1729 et 1741[122]. La modélisation informatique a permis quant à elle de positionner cette tour un peu à l'écart, en face de la chapelle, en position de tour flanquante. Ce secteur se trouve en effet à mi-chemin entre le groupe de fortification renforcée (les deux tours accolées du logis n°2) et la tour Sud aujourd'hui entièrement écoulée. Aucun élément ne permet d'aller plus en avant dans l'étude de cette cinquième tour, sans un sondage archéologique dans le secteur de la chapelle. Cependant, la carte de 1723 (levée par MASSE) montre clairement une structure dans cette zone[123].
La sixième tour ronde était à l'angle Sud de la plate-forme. Un léger arc de cercle témoigne de sa présence ainsi qu'une bouche à feu, dont la pierre est déposée au sol.

---

[116] A.N., 353 AP 98, n°16 fo. 6r
[117] Voir, en annexe IV, les photos du cadastre ancien.
[118] Voir, en annexe, les photos du cadastre de 1832.
[119] L'angle du mur semble être imbriqué dans le mur actuel.
[120] A.N. 353 AP, 98, n°5. Le texte de la description est édité dans les *Cahiers St Simon*, n°11 Année 1983, p.50.
[121] Voir, en annexe, le début et la fin du texte de mars 1729.
[122] A.N. 353 AP, 98, n°5 et A.N., 353 AP 98, n°15 fo. 4r
[123] Voir, en annexe, la carte de MASSE et le détail du site.

Ainsi, l'ensemble de l'anneau était entouré de petites tours rondes, dont le diamètre interne ne dépasse pas quatre mètres. Elles étaient probablement reliées entre elles par un mur d'enceinte puissant tel qu'en témoigne le texte de vente du Boisset en décembre 1741[124] :

Plus de la maison Noble de Boisset paroisse de Berson en Blaye
Sénéchaussée de Guyenne, consistant en plusieurs chambres hautes,
et basses, écurie, basse-cour, entourée de murailles et a l'entrée,
une fauconnière avec pont-levis, curie, Vaisseau vinaire,
fouloir, grange, pigeonnier, courtier a brebis,
etautres édifices, le tout bâti de Pierre couverte,
de tuiles, jardin, près, vimenière, terre labourable,
et vignes, fontaines, bois taillis et autres domaines.

Les tours rondes semblent former un ensemble clos, protégé de l'extérieur et présentant des systèmes de défense actifs.

Les bouches à feu et mâchicoulis

L'appareil défensif du Boisset est parsemé de plusieurs bouches à feu, huit au total dont une est déposée sur le sol. Elles sont toutes de la même taille : 55 cm de long sur 34 cm de large. Leurs niveaux sont équivalents, à quelques centimètres près. Seule celui de la tour rond du logis n°2 se trouve dans une position plus basse que tout les autres. Les bouches à feu semblent dater du XVe siècle, ce qui correspond à la date proposée par M. ROUDIE[125]. L'estimation semble être confirmée par M. FAUCHERE lors de son passage sur le site en 1997. Cependant, les différences de niveaux - entre celui de la tour ronde écroulée et ceux de toutes les autres - pourraient être dus à une seconde étape de rénovation du site, ce qui validerait l'hypothèse d'un rehaussement partiel du site. La bouche à feu de la tour de la salle des gardes semble être au niveau originel (se trouvant plus bas) de la position de feu. Cette dernière « défend » l'ancienne porte d'entrée du logis n°1 (voir plus bas). Les deux éléments sont au même niveau.
La pièce déposée au pied des bases de la tour ronde n°6 valide la présence dans ce secteur d'un pôle fortifié pourtant absent aujourd'hui.
Les mâchicoulis de la tour hexagonale ont sans doute eu plus une fonction décorative que défensive, du moins dans la configuration actuelle de la tour. Même si la tour devait être plus haute dans le passé, il est difficile d'utiliser ces structures tant leurs installations sont précaires et instables. La tour carrée ne présente aucun système défensif ou bien il n'a pas été conservé.

Les structures défensives visibles actuellement au Boisset ne sont pas très importantes. Cela est dû aux nombreux aménagements modernes de la fin du XVIIIe siècle qui a fait disparaître l'apparence fortifiée du site. Cependant, la description de 1729 est un document très intéressant. Il rend compte d'un Boisset de transition entre un passé inconnu et une transformation en « résidence secondaire », ayant plus fonction de lieu de vie que de point stratégique fortifié. Il semble que le Boisset possédait des fortifications importantes, du moins pour ce type de site de la petite aristocratie. Ainsi, cela valide l'importance stratégique sur le plan militaire de tout ce secteur. De plus, il n'est pas impossible que le Boisset ait été un point de contrôle d'un chemin ou de voies de communications (Nord-Sud, ou Est-Ouest[126]).

[124] A.N. 353 AP carton n° 98 cahier n°1
[125] ROUDIE, Paul., *op. cit.*, p. 297.

[126] Le plan de MASSE permet de visualiser le tracé d'anciens chemins.